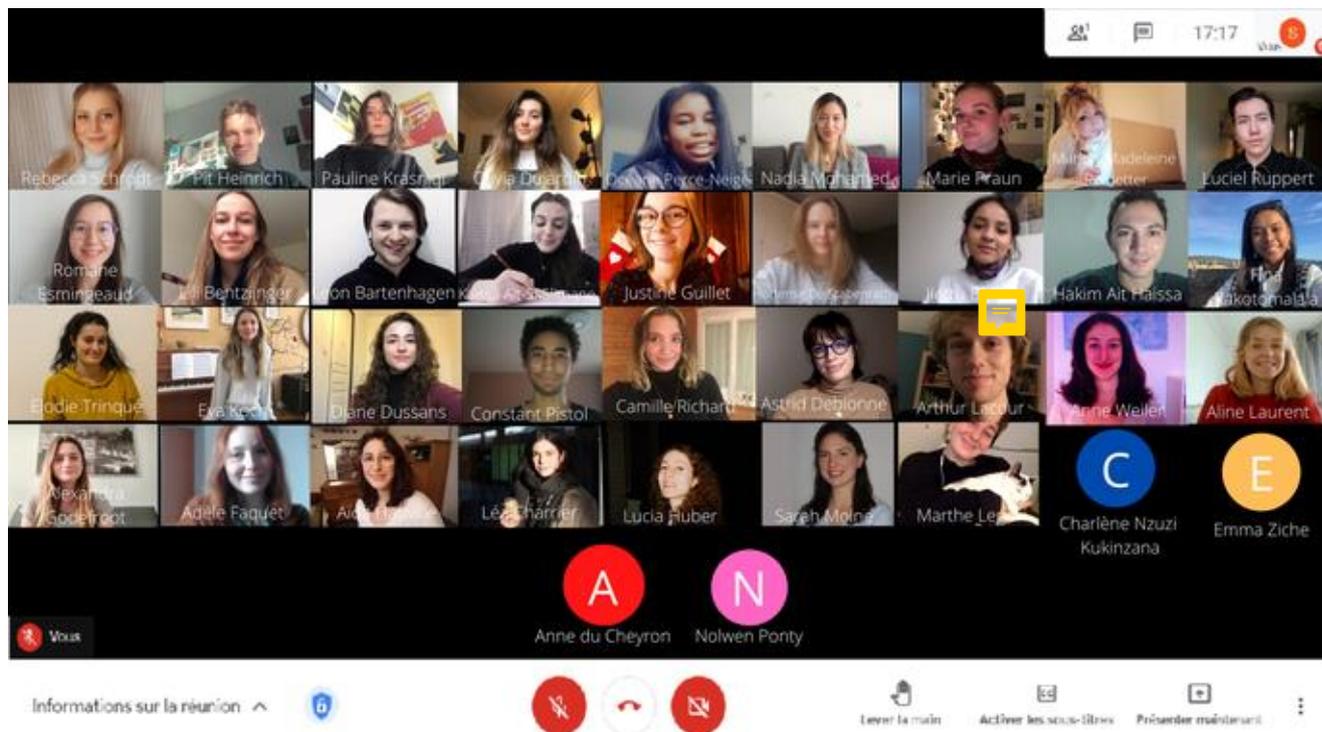


L'équipe du numéro 15



Montage : Sarah Moine, réalisé sur ©Canva

Rédacteur-rices : Astrid Debionne (AD), Anne du Cheyron (AdC), Adèle Facquet (AF), Alexandra Godefroot (AG), Ante Guilмото Zupanov (AGZ), Aïda Hauville (AH), Aline Laurent (AL), Alexandre Ossouf (AO), Arthur Lecour (ArL), Anne Weiler (AW), Charlène Nzuzi Kurinzana (CNK), Camille Richard (CR), Diane Dussans (DD), Eva Koch (EK), Elodie Trinqué (ET), Emma Ziche (EZ), Finaritra Rakotomalala (FR), Hakim Ait Aïssa (HAA), Hortense de Stabenrath (HdS), Jiettu Bekele (JB), Justine Guillet (JG), Kaïssa Ait Si Slimane (KAS), Lise Budin (LB), Leon Bartenhagen (LBa), Lili Bentzinger (LBentz), Léa Charrier (LC), Lucia Huber (LH), Luciel Ruppert (LUP), Manon-Madeleine Remetter (MMR), Marie Praun (MP), Nadia Mohamed (NM), Olivia Dujardin (OD), Océane Perce-Neige (OPN), Pit Heinrich (PH), Pauline Krasniki (PK), Romane Esmingéaud (RE), Rebecca Schroth (RS) & Sarah Moine (SM)

Ours

Rédactrices en Chef : Lili Bentzinger (LBentz) & Romane Esmingéaud (RE)

Directrices de dossier : Diane Dussans (DD) & Hortense de Stabenrath (HdS)

Directrices des rubriques pérennes : Astrid Debionne (AD) & Pauline Krasniki (PK)

Producteur-rices : Alexandra Godefroot (AG), Arthur Lecour (ArL), Justine Guillet (JG) & Nadia Mohamed (NM)

Visuels, Edition, graphisme : Marthe Lepori (ML) & Olivia Dujardin (OD)

Édition audio et vidéo : Adèle Facquet (AF) & Aïda Hauville (AH)

Production numérique : Adèle Facquet (AF), Aïda Hauville (AH), Constant Pistol (CP), Marthe Lepori (ML) & Olivia Dujardin (OD)

Communication : Adèle Facquet (AF), Camille Richard (CR), Finaritra Rakotomalala (FR), Nolwenn Ponty (NP), Rebecca Schroth (RS)

Editorial

La culture singulière, plurielle et en distanciel

L'année 2020, quelle épopée ! Elle a été pleine de questionnements, de rebondissements, d'appréhensions... En mars : un sentiment d'irréalité, qui a été peu à peu remplacé par une nouvelle normalité, à l'avenir incertain. Et c'est dans ce contexte que nous avons fait notre rentrée étudiante, en « démerdentiel » comme disent certain•es, et qu'une équipe franco-allemande d'irréductibles étudiant•es a pris la relève pour rédiger le nouveau numéro de notre revue Asnières-à-Censier !

Pour votre plus grand plaisir, et le nôtre, vous pourrez y lire/écouter/visionner un **dossier riche et varié sur le thème de la culture**, au singulier comme au pluriel, et les nombreux bouleversements qu'on lui connaît, notamment en ce moment. En somme : la culture dans tous ses états. Les **rubriques** traditionnelles vous permettront, comme d'habitude, d'en apprendre plus sur la vie au département d'études germaniques et sur les personnes qui le composent, qu'ils ou elles soient étudiant•es, profs, personnels ou **Alumni**.

Au vu du contexte actuel, nous avons dû rivaliser d'imagination pour mener à bien ce projet sans sortir de chez nous. En effet, le second confinement de 2020 s'est étalé sur plus de la moitié de notre "temps de projet", nous poussant ainsi à créer de nouvelles méthodes de travail en groupe pour les articles à plusieurs mains, mais aussi à mettre en place des formats plus inhabituels. Allez donc jeter un coup d'œil à notre **Galerie** pour découvrir une multitude de façons de (faire) vivre la culture depuis chez soi. Et si vous en avez assez du tout virtuel, vous trouverez également plusieurs pistes pour savourer les échanges culturels dans nombre de lieux qui finiront bien par rouvrir !

Malgré la distance, nous avons su nous organiser au sein d'une rédaction de presque 40 personnes pour créer un numéro qui reflète à la fois nos intérêts et nos interrogations quant au domaine de la culture, centre de nos études. Nous sortons de cette aventure commune avec un esprit de promo.

Et nous sommes fières de vous présenter le numéro 15 de la revue. Bonne lecture !

Lili Bentzinger et Romane Esmingaud, rédactrices en chef

DOSSIER N°15 : LA CULTURE DANS TOUS SES ÉTATS

Ce qui nous lie, nous, étudiant·es de la Sorbonne Nouvelle, c'est bien notre intérêt pour la culture, les lettres et les arts. Avec son nouveau campus prochainement situé à Nation, la Sorbonne Nouvelle a également eu l'occasion d'affirmer son identité et de s'imposer dans le paysage universitaire parisien comme **Université des cultures**. Et c'est cette nouvelle devise qui a poussé la rédaction du numéro 15 de la revue Asnières à Censier à s'interroger sur cette notion complexe qu'est la culture.

Le sujet a été d'autant plus intéressant à traiter que le secteur culturel est forcé de se réinventer face à la crise sanitaire. Des festivals sont organisés en ligne, des conférencier·es branchent leur webcam, et même les musées nous ouvrent leurs portes virtuelles. La deuxième partie de notre dossier se penche ainsi sur **Les croisements et mutations du secteur culturel**.

Cependant, la question de l'accès à la culture fait débat depuis longtemps. Les notions de démocratie culturelle ou de démocratisation de la culture vous sont-elles familières ? Elles nous ont porté·es lors de la réalisation de la troisième partie intitulée **Culture(s) : un défi pour la démocratie**.

La revue Asnières à Censier vous propose bien sûr de découvrir ces thématiques sous un angle franco-allemand. Nous avons notamment eu l'occasion d'accueillir la journaliste allemande, Madame Katja Petrovic pour le **Grand Entretien**.

Nous espérons avoir éveillé votre curiosité et vous invitons à parcourir notre dossier à travers les différents médias proposés (article, vidéo, podcast...)

DD et HdS

VOYAGE DANS LE TEMPS

L'Université des cultures, un nouveau souffle dans le paysage universitaire de l'époque



1253

La Sorbonne est fondée au XIII^{ème} siècle par Robert Sorbon, sur la colline de Paris Sainte-Geneviève.

**Décret du
17 mars 1808**

Elle s'organise en 5 facultés: Lettres, Sciences, Droit, Médecine et Pharmacie, et acquiert l'année suivante l'appellation « Université de Paris ».

**Décret du
31 juillet 1920**

Les instituts voient le jour. Ils permettent d'instaurer des domaines d'études spécialisés et d'ouvrir des bibliothèques propres à ces départements.



Mai 1968

Lorsque les révoltes éclatent, l'Université de Paris devient le siège des revendications en faveur d'une réforme de l'enseignement supérieur. Des millions d'étudiants manifestent dans toute la France contre la surpopulation des classes qui empêche une modernisation pédagogique depuis plusieurs années.

**Loi Faure du
12 novembre 1968**

Principe d'autonomie et de pluridisciplinarité des universités, rassemblant en leur sein diverses Unités d'Enseignement et de Recherche (UER).

**Décret du
21 mars 1970**

Création de 13 projets d'universités parisiennes, et première mention officielle de « l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 ». Elle comprend les UER n°26 Etudes Théâtrales et le nouveau Département des Techniques d'Expression et de Communication. L'UER n°29 Littérature et Langue Française est répartie entre Paris 4 et Paris 3.



De 1971 à 2011

Le département d'études germaniques (deg) et l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO) sont décentralisés du bâtiment Censier et se situent à Asnières sur Seine. Pierre Bertaux, le fondateur du deg, germaniste, politicien et ancien résistant, a pour ambition de faire du département un institut à part entière et de la rendre indépendante de la Sorbonne Nouvelle. De lui, on héritera l'intérêt porté à la civilisation autant qu'à la langue allemande, et une diversification des études germaniques, entre multinationalité et diversité des origines disciplinaires des professeurs.

2011

Déplacement du département d'études germaniques à Censier, l'essence d'Asnières se retrouve au sein d'un nouveau département d'études germaniques en constant renouvellement, proposant de plus en plus de cursus pluri- et transdisciplinaires, notamment en association avec l'Université Franco-Allemande.

2012

Les anciennes Unités de Formation et de Recherche (UFR) étant devenues départements au sein de plus grandes UFR, la Sorbonne Nouvelle comprend cinq composantes pédagogiques :

- l'UFR Arts & Médias
- l'UFR Littérature Linguistique Didactique
- l'UFR Langues Littérature Culture et Sociétés Etrangères
- l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT)
- l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine (IHEAL)



De 2017 à 2020

Une vague de fusions reconfigure le paysage universitaire parisien et fait resurgir les anciens noms. En 2017, s'allient Paris-Sorbonne (Paris IV) et Pierre-et-Marie Curie (Paris VI) pour former « Sorbonne Université ». Récemment, les universités Descartes (Paris V) et Diderot (Paris VII) s'unissent pour mieux briller sous le nom d'« Université de Paris ». La Sorbonne Nouvelle doit se repositionner dans ce nouveau paysage.

28 septembre 2020

Le jour de la rentrée scolaire, l'université adopte officiellement la nouvelle appellation de « Sorbonne Nouvelle Université des cultures », revendiquant ainsi la pluralité de sa culture, « riche de la diversité des langues et des cultures présentes et enseignées ».

2021

Déménagement à Nation dans un bâtiment signé Christian de Portzamparc, l'architecte de la Cité de la musique et du Conservatoire national de musique et de danse, inscrivant la Sorbonne Nouvelle dans un réseau architectural en lien avec la culture.

O.D

Un grand merci à Monsieur Jürgen Ritte qui a aimablement retracé la **riche histoire du département d'études germaniques d'Asnières jusqu'à Censier !**

CRÉDITS DES IMAGES :

Toutes les photos ont été prises par le photographe de l'université : ©Eugenio Prieto Gabriel / Sorbonne Nouvelle.

Exceptions :

- **Mai 1968** : Barbey Bruno. FRANCE, Paris. May 6th 1968, 6th arrondissement, Boulevard Saint Germain. Students hurling projectiles against the police. <https://www.flickr.com/photos/136879256@N02/34049330174>
- **Décret du 31 juillet 1920** : 05/04/2011 - Bibliothèque Sainte Geneviève - Marie-Lan Nguyen (cc)

Bienvenue à bord de l'Université des Cultures !

Le 8 novembre 2019 : une nouvelle devise est présentée et votée au conseil d'administration après avoir été choisie par les étudiant·es et le personnel. Ils ont souhaité modifier l'appellation de la Sorbonne Nouvelle en y ajoutant la devise "Université des Cultures". Celle-ci est le fruit d'une réflexion collective sur l'identité de notre université et sa spécificité dans le paysage universitaire d'Ile-de-France.

L'Université Sorbonne Nouvelle se prépare à s'installer sur un nouveau campus dès 2021, le Campus Nation. C'est à cette occasion qu'un travail autoréflexif aboutissant à une nouvelle devise et une nouvelle identité visuelle a été mené. Il en ressort que le lien à la culture tient une place prépondérante à la Sorbonne Nouvelle, et c'est lui qui crée la continuité entre les deux sites et qui s'embarque dans le voyage de Censier jusqu'à Nation. Regardons comment cela se manifeste concrètement sur les deux sites!

Le voyage culturel de Censier...

@Eugenio Prieto Gabriel / Sorbonne Nouvelle

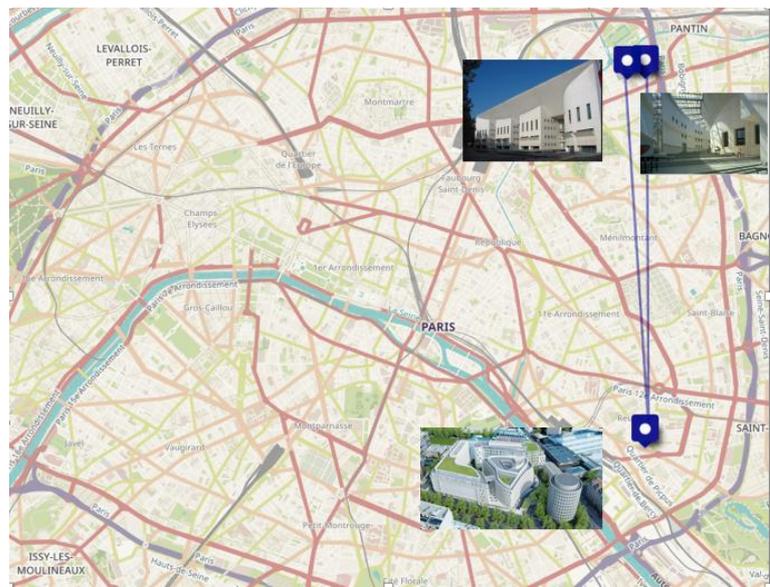
Avez-vous déjà prêté attention à la façade du site de Censier ?

Lorsque l'on arrive sur le campus, c'est ce que l'on voit en premier. La façade est la carte d'identité de notre université. Il s'agit du projet de deux étudiantes de la licence de médiation culturelle. Leur volonté : mettre sur la façade les visages de celles et ceux qui travaillent à l'intérieur, étudiant·es et membres du personnel de notre université. La culture est accessible à toutes et tous, peu importe la nationalité, le cursus, le profil et le rôle de chacun·e. Une belle expression de la démocratisation de la culture portée par l'Université et témoin de la démocratie culturelle qui met en avant celles et ceux qui la font au quotidien.



...jusqu'à Nation...

Au moment où l'université déménagera, elle laissera la façade de Censier derrière elle. Le logo devient alors la carte d'embarquement. L'Université des Cultures s'incarne dans une création inédite de lettres faites sur-mesure et les trapèzes sur la droite symbolisent la destination. Ils sont



le reflet des fenêtres des nouveaux bâtiments.

Christian Portzamparc, l'architecte du campus de Nation, entretient un lien très fort avec la culture. Il a d'ailleurs conçu la [Cité de la musique](#) (mais pas la Philharmonie) et le [Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris](#). Le campus de Nation s'inscrit donc dans ce réseau architectural qui signe l'implantation de la culture dans les quartiers Est de Paris.



©Christian de Portzamparc | 2Portzamparc

Si le nouveau logo fait donc référence au site de Nation et à Portzamparc, c'est aussi une façon de représenter l'université et la culture comme une fenêtre ouverte sur le monde. Tout ce processus de construction identitaire vise à symboliser le caractère propre de l'Université des Cultures : sur le devant des bâtiments se reflète la richesse culturelle présente à l'intérieur de notre université.

ET LES PASSAGERS ?

Ceux qui s'embarquent dans ce voyage sont les formations consacrées à une pluralité d'aires culturelles et à des domaines diversifiés du secteur culturel mais aussi les étudiant·es dont 29% internationaux·ales qui viennent des quatre coins du monde.

***Le pluriel de "cultures"
est tout un programme -
dont fait également partie
la culture au singulier.***

Le lien entre l'université et le secteur culturel est multiple. Objet d'études dans de nombreux départements répartis sur différentes UFR (Unités de Formation et de Recherche), le secteur culturel est un débouché important pour les étudiants. L'université est le lieu de cette rencontre. En tant qu'étudiant·es du département

d'Etudes Germaniques, nous avons accès à la culture à plusieurs échelles. Il est possible de suivre un cours de structuration du secteur culturel en France et en Allemagne, d'intégrer la nouvelle mineure Métiers de la culture ou de se spécialiser avec le nouveau Master des Métiers de la culture dans le domaine franco-allemand. De nombreux·ses acteurs·rices du secteur culturel y interviennent afin d'initier les étudiant·es au monde de la culture.

Au-delà du seul secteur culturel, le concept de "culture" dans la devise renvoie à un sens plus large tel qu'on le rencontre chez Wilhelm von Humboldt (1767-1835), un philosophe allemand qui montre que les langues façonnent différemment notre perception du monde. L'analyse des langues et des aires culturelles crée un dialogue entre les cultures : c'est l'objet central de nos études à la Sorbonne Nouvelle. C'est en ce sens que nos formations sont interculturelles, transnationales ou encore européennes et cela non seulement à l'UFR LLCSE mais aussi dans d'autres composantes de notre université comme le département de Littérature Générale et Comparée ou encore l'ESIT (Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteur·ices).

Ainsi, en choisissant ces objets d'études et en les combinant dans des majeures et mineures, chaque étudiant·e participe à la redéfinition du terme "cultures".

AF & CR

Les Bibliothèques de la Sorbonne Nouvelle : une diversité insoupçonnée !

Le principe même du découpage de l'université en instituts avait pour dessein de constituer des fonds bibliothécaires notables, spécialisés dans chaque domaine. L'université Sorbonne Nouvelle relève ce défi avec brio grâce à une diversité de lieux, justifiant une fois de plus sa nouvelle appellation d'Université des cultures. Saviez-vous que la DBU comptait en tout 10 bibliothèques universitaires et 3 bibliothèques associées ?

Lors d'un sondage informel réalisé parmi des étudiants de la Sorbonne Nouvelle, la plupart répondent que non. En effet, si la BU Censier est très fréquentée et particulièrement appréciée en tant que lieu calme de travail, où l'on se rend autant seul qu'en petits groupes, les BU spécialisées et internationales sont plutôt la cible d'étudiants en master, voulant se référer à des ouvrages plus pointus.

Ainsi, notre université comprend également une bibliothèque d'italien et de roumain, du Monde anglophone, du Monde arabe – Orient, de portugais, de littérature générale et comparée, du CIEH d'études hongroises, ainsi que la Bibliothèque de l'ESIT (interprètes-traducteurs) et la Bibliothèque Gaston Miron d'études québécoises. Notre université possède également un fonds allemand notable et même quelques merveilles comme des exemplaires dédiés des frères Heinrich et Thomas Mann (issus de la bibliothèque privée de M. Pierre Bertaux qui les avait fréquentés à Berlin !). Anciennement situé dans la bibliothèque d'Asnières, ce fonds est aujourd'hui intégré à la DBU. C'est ce qui attend d'ailleurs la prochaine génération d'étudiants à Nation.

Sans oublier la Théâtrothèque Gaston Baty d'études théâtrales et la Cinémathèque centrale de l'enseignement public, sur lesquelles nous reviendrons un peu plus tard. Et si jamais vous avez déjà fait le tour, il vous reste encore les bibliothèques associées : La Bibliothèque universitaire des langues et des civilisations, rassemblant des collections documentaires sur les langues et civilisations du monde non occidental, et pour les étudiants tant diurnes que nocturnes, les bibliothèques Sainte-Geneviève et Sainte-Barbe proposent un catalogue colossal et des horaires étendus grâce à leur récent label NoctamBU+.

Des changements d'habitudes en 2020

La Direction des Bibliothèques Universitaires consigne tout son répertoire sur son site internet Virtuouse+, avec lequel vous êtes sûrement déjà familier, et qui dénombre par ailleurs de nombreuses ressources exclusives en ligne. On a pu peser l'importance de cette chance lors de l'année 2020, rythmée par les confinements et les mesures sanitaires de distanciation sociale. Effectivement, alors que la majorité des étudiants déclarent fréquenter physiquement les BU plus d'une fois par semaine en temps normal, ils attestent ne s'y être presque jamais rendus cette année. Depuis septembre, les portes de la BU sont cependant restées ouvertes, à condition de réserver un créneau horaire à l'avance en passant par le site Affluence. Malheureusement, elle vient tout juste de fermer, afin de préparer le déménagement

à Nation. Les exaspérés des révisions entre quatre murs chez eux devront donc trouver accueil dans d'autres bibliothèques parisiennes, jusqu'à la rentrée prochaine.

La Bibliothèque Universitaire Censier, QG des élèves de tous horizons



©Eugenio Prieto Gabriel / Sorbonne Nouvelle

Au cours de notre sondage, nous avons pu noter que si la plupart des usagers de notre chère BU Censier aime s'y poser tranquillement pour réviser, quelques-uns précisent s'y rendre non seulement pour les cours et la consultation des ouvrages au programme, mais également pour lire et emprunter pour leur simple loisir. Avec ses deux salles, elle met effectivement à disposition, en plus de ses longues rangées de littérature en tout genre, des coins lecture et informatique, ainsi qu'un large panel de journaux, en passant par un petit mais honnête rayon bande-dessinée. S'il y avait une critique constructive à retenir, elle concernerait le délai d'emprunt, parfois malheureusement jugé trop court par les étudiants.

La Théâtrothèque Gaston Baty, une cachette à découvrir

Étudiant en études théâtrales, ou fervent adepte des arts du spectacle, vous devez connaître la Théâtrothèque Gaston Baty, le plus important centre de documentation sur le sujet dans le cadre universitaire français, et labellisée CollEx (Collection d'excellence pour la recherche) depuis 2018. Malgré tout, elle reste beaucoup moins visitée que sa grande sœur ci-dessus, ce qui en fait une bonne alternative pour les jours de grandes affluences. En outre, et c'est un détail assez méconnu mais néanmoins appréciable, la théâtrothèque accueille régulièrement des manifestations culturelles et scientifiques. Une actualité à suivre de près, donc !



La Cinémathèque centrale de l'enseignement public, repaire des adhérents au grand écran

Enfin, la Sorbonne Nouvelle héberge également la Cinémathèque centrale de l'enseignement public, mentionnée plus haut. Elle présente une vaste collection de films numérisés, ainsi que des films sous forme de bobines en consultation. Très peu fréquentée au sein de notre département comme l'a révélé le sondage, on ne lui accorde pas toute l'attention qu'elle mérite ! Si, à bien y réfléchir, la majorité se souvient qu'elle propose en temps normal dix projections de films de répertoire chaque semaine, seulement 2 étudiantes sur 15 interrogés



affirment avoir déjà assisté à une projection, l'une étant en licence de cinéma. Dès que la cinémathèque aura repris son rythme habituel, foncez donc vous abonner, pour le modeste tarif de 30€ par an, afin d'obtenir votre pass, recevoir le programme hebdomadaire, et participer aux rencontres avec des intervenants du milieu !

OD

Le sondage a été réalisé de manière informelle parmi un échantillon d'environ 20 étudiants de la Sorbonne Nouvelle. Il est donc à prendre à titre indicatif et ne révèle pas l'avis de l'ensemble des étudiants.

Glossaire des sigles :

BU : Bibliothèque Universitaire

DBU : Direction des Bibliothèques Universitaires. Cela désigne l'ensemble des bibliothèques affiliées à la Sorbonne Nouvelle. Vous pouvez retrouver toutes ses localisations en passant par le portail Virtuose+, ou le site internet de la Sorbonne Nouvelle.

CIEH : Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises

ESIT : École Supérieure d'Interprètes et Traducteurs

NoctamBu+ : Label accordé aux BU élargissant leurs horaires d'ouverture en soirée, le week-end et pendant les congés universitaires, visant à améliorer la qualité des services. Il inclut une ouverture hebdomadaire de 63h minimum et sur au moins 245 jours par an.

Collex : Label Collection d'excellence pour la recherche, visant à valoriser des fonds documentaires présentant un intérêt majeur pour la recherche ; former une base d'informations pour la cartographie des collections d'excellence développée par CollEx-Persée ; identifier des partenaires disciplinaires et transdisciplinaires pour les membres et associés du Groupe d'Intérêt Scientifique.

Iels font Hystérique* : coup de projecteur sur une association ouvrant à une culture féministe et diverse

A l'énoncé de son nom, on devine de suite que l'association étudiante Hystérique* défend le féminisme. Mais cette association de la Sorbonne Nouvelle se revendique également queer (défendant les minorités sexuelles et de genre) et intersectionnelle (attentive à la combinaison d'oppressions que peut subir une personne, incluant les oppressions racistes, économiques, fondées sur le handicap...).

Pour lutter contre les discriminations, ses militant-es misent notamment sur la culture, en proposant des activités gratuites ou à prix libre - chacun-e donnant selon ses capacités financières. Et bien sûr qui dit démocratie, dit aussi débats et discussions : Hystérique* veut créer un espace d'échanges.

Des personnages queer au ciné-club d'Hystérique*

A l'origine d'Hystérique*, il y a notamment les frustrations d'Adèle. En 2018, alors en Master Didactique de l'image, Création d'outils pédagogiques et art de la transmission, elle peine à trouver des films qui montrent des personnages queers, et encore moins qui connaissent une fin heureuse. "Il y a même des discriminations entre les LGBT" ajoute-t-elle. "Les hommes gays sont les plus montrés". Elle décide alors, avec une autre étudiante, de fonder un ciné-club au sein de l'Université pour s'emparer de ces enjeux de représentations. D'autres envies viennent s'ajouter au ciné-club et bientôt, un petit groupe d'étudiant-es fonde [Hystérique*](#).



Le principe de leur tout nouveau ciné-club est simple : une projection gratuite par mois de fictions et documentaires dans la salle de cinéma de l'université. La séance est suivie par une discussion, si possible avec un-e membre de l'équipe du film.

© Eva Fottorino

Les films proposés par le ciné club ne se limitent néanmoins pas aux problématiques LGBTQ+. Ils couvrent tous les enjeux au cœur des préoccupations d'Hystérique* : racisme, féminisme, handicap et validisme, décolonialisme... Par exemple, en 2019, en partenariat avec l'association Diivineslgbtqi+, dédiée aux femmes afro-descendantes LGBTQ+, les spectateur-ices ont pu voir Paris is burning, de Jennie

Livingston. Ce documentaire s'intéresse à la culture du bal et du voguing dans la communauté queer new-yorkaise des années 1980.

Le ciné-club a un double objectif. D'un côté, il vise à une représentation plus juste des minorités, et à la réflexion sur la discrimination. De l'autre côté, il vise à mettre en avant des films réalisés par des personnes issues de ces minorités, trop absentes de l'industrie du cinéma, et des cérémonies de récompenses. Ainsi, il s'inscrit dans un débat qui monte en France ces dernières années. On peut citer en exemple le [discours d'Aïssa Maïga](#) aux Césars de 2020, qui fustige avec humour le manque de diversité et le racisme dans le cinéma français.

Le cinéma malgré le confinement

En septembre 2020, Adèle passe la main à Imène, qui entame en même temps sa dernière année de licence en Cinéma. La fermeture de l'université pour cause de Covid a représenté un défi pour le ciné-club : impossible de projeter des films et de se réunir.

Il en faudrait plus pour décourager la nouvelle équipe. Elle maintient le ciné-club, important pour s'évader et continuer de penser alors qu'on est coincé chez soi. Il est dématérialisé et réinventé, sous forme de « Ciné discussions confinées » hebdomadaires. L'idée de ce nouveau format est de proposer à celles et ceux qui le souhaitent de regarder chez eux, durant la semaine, le même film, choisi par l'équipe du ciné-club.

Le dimanche, les participant-es se retrouvent sur internet en visio, une tasse de thé à la main, pour discuter du film. Les organisatrices préparent le sujet en amont pour pouvoir lancer la discussion, mais en aucun cas elles ne la dirigent. Le rapport entre les participant-es reste horizontal. "Il n'y a pas de hiérarchie dans les paroles", explique Imène.

Ce nouveau format est un challenge. Il faut trouver chaque semaine un film qui soit disponible en ligne gratuitement et légalement, et susceptible d'intéresser le public d'Hystérique*. "A chaque fois c'est un peu la surprise, combien est-ce qu'on va être ?" confie l'organisatrice.

"L'important c'est que la discussion se crée, on n'est pas là pour remplir des salles de Zoom".

Le 8 novembre 2020, c'est La Naissance des pieuvres, de Céline Sciamma, qui est au centre des discussions. Le film raconte l'histoire de trois adolescentes, qui font partie (ou le souhaitent) d'un club de natation synchronisée. C'est l'été, elles s'ennuient et font leurs premières expériences amoureuses.

Assez vite, la discussion se porte sur la question de la légitimité des réalisateur-ices à filmer certains sujets. Comment montrer le corps des adolescentes ? Les participant-es partagent la même réticence à ce sujet "On avait tous et toutes un peu peur de la sexualisation du corps des jeunes filles. C'est ce à quoi on est habitué·e". Imène fait la comparaison avec l'ouverture du film Carrie de De Palma, qui montre lui aussi des jeunes filles dans un vestiaire. Leurs corps sont irréalistes et hyper-sexualisés. Sciamma, elle, ne tombe pas dans ce travers. De fil en aiguille, le débat dérive sur le female gaze (une manière de filmer qui traduit un point de vue féminin), puis la filmographie générale de Sciamma et sa légitimité à filmer des jeunes filles noires de banlieues, la justesse ou non de la représentation qu'elle en fait.

De la musique pour tous les goûts

En 2020, un lieu mythique pour les Parisien-es a pu rouvrir, la Flèche d'Or, salle de concert restée fermée pendant quatre ans. Elle est tenue par plusieurs collectifs, dont [Oblig](#), un collectif de personnes queer et racisées. Grâce à des contacts entre Adèle et ce collectif, les membres d'Hystérique ont eu vent que la Flèche d'Or est en quête d'une programmation musicale.

Hystérique* soumet un dossier, et il est retenu. Le dernier mardi de chaque mois, Hystérique* a carte blanche pour organiser une soirée de concerts, baptisée le Live Qu'ouïr. Entièrement géré par des bénévoles de l'association, l'événement est à prix libre. Le but est de faire connaître « la jeune scène queer émergente », tout en proposant au public des styles musicaux variés. « On veut alterner entre des artistes plus ou moins connus » explique Cristiana, membre aux multiples casquettes d'Hystérique*. Iel est impliqué dans les tous nouveaux Café Queers, les Live Qu'ouïr et gère la communication de l'association.

La première édition de ces concerts devait se tenir en octobre 2020, mais elle a été annulée pour cause de confinement. La rappeuse [Roumdoul](#) et la chanteuse indie-pop [Maddy Street](#) étaient invitées. Ce n'est que partie remise, car le projet tient toujours.

Du théâtre au débat

Hystérique* se mêle aussi au théâtre, toujours à sa façon. L'association a monté l'année dernière un partenariat avec le théâtre de la Commune à Aubervilliers.

Le 28 février 2020, par exemple, les étudiant-es avaient pu assister à une représentation, au Théâtre de la Commune à Aubervilliers, de *Nana n'attrape pas la variole*. Inspirée d'un roman de Virginie Despentes, la pièce met en scène Pauline, qui prend la place de sa soeur Claudine, une femme qui plait aux hommes et aime la séduction. A travers elle, se pose la question du corps, du genre, et de la sexualité.

Après la pièce, le public a pu participer à un « débat mouvant ». Dans cette forme originale de discussion, chaque spectateur se déplace à droite ou à gauche dans la salle, pour indiquer s'il est pour ou contre l'opinion énoncée.

Mise en scène par Monika Gintersdorfer et portée par le collectif franco-allemand La Fleur - un groupe éclectique aussi bien au niveau du genre que de l'origine sociale et ethnique de ses membres - *Nana n'attrape pas la variole* avait plongé le public dans un tourbillon de couleurs, de sons, d'émotions et de réflexions.

pour aller plus loin

- Le site du [Collectif 50/50](#), un collectif qui oeuvre pour la parité dans le monde du cinéma
- Le film [Sois Belle et tais-toi](#) de Delphine Seyrig : documentaire à base d'entretiens sur la place des actrices dans l'industrie du cinéma, objet d'un récent ciné-club confiné.
- Le site [1001 Héroïnes](#) : une base de données pour trouver des livres, films et séries féministes.

LC

Merci à Imène, Adèle et Cristiana d'avoir pris le temps de répondre à mes questions.

Formation : "Métiers de la culture dans le domaine franco-allemand" un master phare du département d'études germaniques

A l'occasion de la « Présentation des masters » organisée par le département d'études germaniques avec les mastéran·tes et responsables de parcours à l'intention des étudiant·es de L3, nous avons pu découvrir, le 12 février dernier, le master professionnalisant MCFA. Créé en 2018, il forme des spécialistes du domaine franco-allemand en matière de culture.



Webdocumentaire sur le Master MCFA, à découvrir sur le site de la formation

La Sorbonne Nouvelle se veut l'université culturelle par excellence. Aussi, le nouveau master Métiers de la culture dans le domaine franco-allemand (MCFA) s'inscrit dans un environnement de formations qui préparent dans notre université, avec des accents et spécialisations géographiques variables selon les départements, aux métiers de la production/programmation, médiation et communication culturelles et interculturelles. Au sein du département d'études germaniques, ce nouveau master axé sur le secteur culturel est venu enrichir en 2018, en même temps que le master de Journalisme transnational (Sorbonne Nouvelle / Mayence) et le master Multimodalité, Discours, Médias (Sorbonne Nouvelle / Viadrina Francfort / Oder), une offre de formation qui compte désormais cinq licences et six masters. Tous ces cursus forment, souvent en coopération et complémentarité avec d'autres départements et universités, des spécialistes des pays germanophones et du domaine franco-allemand avec des profils qui varient en fonction du parcours choisi.

Le master MCFA !

Le master que nous voulons vous présenter est un parfait exemple de l'état d'esprit interculturel et engagé qui anime notre université.

Si vous êtes passionné-e par la culture et que vous portez un grand intérêt aux échanges interculturels, en particulier avec les pays de langue allemande, ce master est fait pour vous !

Le master MCFA vous propose une formation double : outre l'acquisition de nombreuses connaissances sur la culture germanophone et les organismes culturels franco-allemands (notamment en suivant des séminaires de médiation culturelle, d'arts et littérature, de linguistique, de civilisation, de traduction...), vous aurez l'occasion de rencontrer des professionnel·les du milieu de la culture, de participer à des ateliers pour monter votre propre projet culturel et d'effectuer un stage long d'au moins deux mois, possiblement à l'étranger ! Cette formation académique et pratique permet aux masté·rant·e·s de développer leur propre spécialisation (musées, édition, cinéma, musique) et de concrétiser leur projet professionnel.

Un autre avantage indéniable du master « Métiers de la culture dans le domaine franco-allemand » sont ses nombreux partenariats avec des organismes culturels français et allemands reconnus comme l'Institut Goethe, l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, la Philharmonie de Paris, le Musée d'art moderne de Paris ou encore ARTE. A ces contacts s'ajoutent une préparation intensive au stage et à la recherche d'emploi avec deux spécialistes du recrutement.

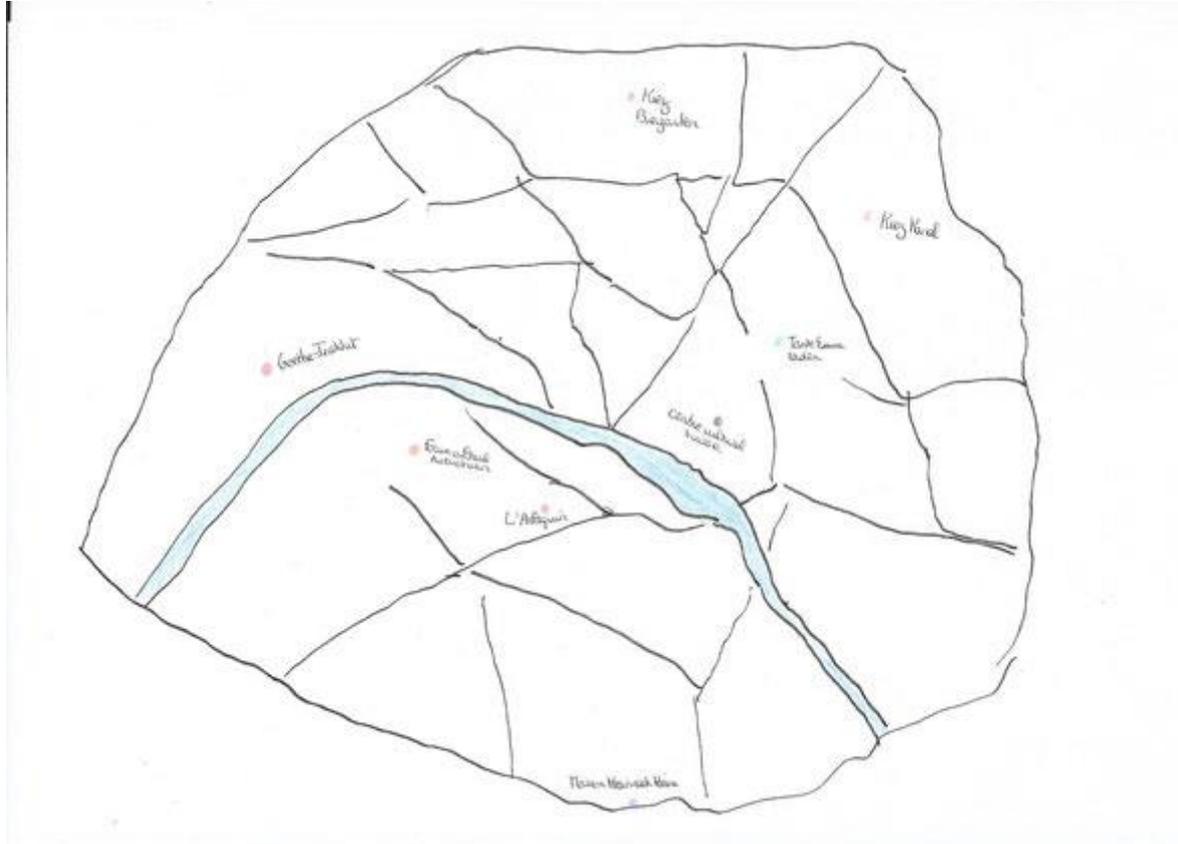
Vous vous en doutez, les débouchés sont multiples : communication, programmation culturelle, édition, documentation, tourisme... Vous pouvez également vous tourner vers les institutions culturelles nationales et internationales, notamment dans les relations franco-allemandes.

Si ce master vous intéresse et que vous souhaitez en savoir plus (détails des cours, conditions d'admissibilité), rendez-vous sur le [site de la Sorbonne Nouvelle](#) ou directement sur le [site du master MCFA](#) ! Vous y trouverez des portraits d'étudiant·e·s, une présentation des projets culturels, un mot sur la recherche et des témoignages de stage. Et n'oubliez pas de visionner à chaque rubrique un épisode du web-documentaire !

DD & AdC

Deutschland in Frankreich la représentation de la culture germanophone en France

Il y a un an, la dernière librairie allemande de Paris, la « Deutsche Buchhandlung » installée au 2 rue Sommerard, tirait sa révérence, en proie à de lourdes difficultés financières. Avec elle, c'est un lieu de représentation de la culture allemande qui s'est éteint : à la fois un espace de circulation d'ouvrages et un point d'échange, de pratique active et vivante de la langue. Une page se tourne ; pour autant, cette fermeture est-elle plutôt une cause ou un symptôme d'une crise de la représentation de la culture germanophone en France ?



Hortense de Stabenrath (2020)

La langue allemande en France : entre tempête et passion

Un malaise est visible dès le choix de la deuxième langue vivante au collège. Alors que 72,2 % des élèves optent pour l'espagnol, seulement 15,9 % se décident pour l'allemand. Pour certaines personnes, l'allemand est une langue trop « brutale » quand pour d'autres, il n'est pas nécessaire de l'apprendre puisqu'elle n'a pas le même rayonnement mondial que l'anglais ou le mandarin. De plus en plus, il y a aussi des obstacles de nature matérielle lorsque l'allemand n'est plus proposé dans certains collèges. Ce constat mérite néanmoins d'être nuancé puisque dans le même

temps, les filières à haut niveau linguistique et double diplomation comme l'Option internationale au baccalauréat (OIB) et l'Abibac se multiplient. Alors que 78 établissements français proposaient une section Abibac en 2013, ils étaient l'année dernière au nombre de 89.

La situation est sensiblement la même dans le supérieur. Si à l'échelle du pays les effectifs de la formation "langue, littérature et culture allemande" ont chuté, la tendance est inverse dans certaines universités comme la Sorbonne Nouvelle où les effectifs dans cette mention ont augmenté de 27% dans les dix dernières années grâce à une offre de formation innovante et diversifiée. Et il ne faut pas oublier les étudiants germanistes en Langues étrangères appliquées (LEA) et les 186 formations binationales habilitées par l'[Université Franco-Allemande](#) (UFA) qui, toutes disciplines confondues, attirent notamment les diplômés OIB et Abibac.

De façon plus structurelle peut-être, un sondage IFOP de 2019 commandé par l'ambassade allemande de France souligne la qualité de la représentation que les jeunes adultes (18-24 ans) se font de la culture allemande et leur sensibilité plus grande que leurs aînés à l'égard de ses différentes composantes, artistique, économique, politique, mais aussi linguistique (18 % en 2018 contre 5 % en 2012). Cela vient tempérer, doucement, l'alarmant constat d'une "crise de la culture" allemande en France.

Transmission et traduction

La vitalité d'une culture étrangère tient à la place et au rôle que celle-ci occupe dans la conscience collective, au faisceau d'images et de représentations mentales que s'en fait la population locale ; et réciproquement, ses lieux de représentation physique contribuent à la sculpter, à l'entretenir, sinon à nourrir l'attrait pour elle. Ces lieux de vie et d'échange, essaimés sur le pays, permettent également à la culture germanique de demeurer présente, sinon active, en France.

A ce titre, c'est le réseau d'[Instituts Goethe](#), initié en 1957, qui possède le maillage institutionnel le plus fin en France : qu'il s'agisse de proposer des cours, d'organiser des projections ou des expositions d'artistes d'expression allemande, ses huit points d'ancrage constituent le premier relais de la culture germanophone en France.

De façon plus générale, la promotion de la culture des pays germanophones peut très bien se faire en contournant la barrière de la langue, notamment grâce à la traduction d'ouvrages germanophones en français. Pour ce qui est du livre, l'allemand est la troisième langue la plus traduite en français, derrière l'anglais et le japonais, avec 677 titres traduits en 2019. Cela prouve que le marché existe et que les Français éprouvent un intérêt pour la littérature allemande, suisse ou autrichienne.



© Hortense de Stabenrath (2020)

Une politique de coopération

Ces deux formes de représentation de la culture germanophone, aussi bien physique que mentale, sont le fruit de politiques volontaristes des Etats en matière de coopération culturelle, en particulier sur ses volets académique, historique et filmique.

Notre propre université a à cet égard tissé des liens étroits avec ses consoeurs allemandes, en encourageant, par des bourses d'études et des partenariats académiques qui vont croissant, les échanges et quatre cursus intégrés habilités par l'UFA. De même, à l'échelle nationale plus de 4500 jeunes Français ont participé à la seule mobilité Erasmus en Allemagne en 2018. Au plan de la coopération scientifique, des institutions allemandes extra-territoriales de recherche comme l'Institut historique allemand et le Deutsches Forum für Kunstgeschichte, tous deux à Paris, mettent en relation des chercheurs des deux pays.

Cette coopération franco-allemande se décline dans le même temps en art, et plus singulièrement dans le secteur cinématographique. La politique d'exception culturelle française a irrigué la politique européenne en matière de cinéma, de sorte que les réalisateurs, distributeurs et exploitants bénéficient de subventions octroyées par le CNC à la diffusion et au tournage sur les territoires français et allemands de films co-produits. C'est dans ce cadre réglementaire qu'a été ratifié en 2001 le Traité

franco-allemand de Coproduction, porté côté allemand par la German films service, en coopération avec l'institut Goethe, qui a donné le jour à 169 films dont 69 à majorité allemande (à l'image des récents Frantz de François Ozon et Le Jeune Karl Marx de Raoul Peck).

Au-delà du cinéma, de la politique et de la littérature, de nombreux autres secteurs culturels, comme la danse, la peinture, ou la gastronomie, transmettent eux aussi en France l'effervescence culturelle des pays germanophones.

Pour ce faire, nous vous proposons dans l'article suivant nos lieux coups de cœur de la culture allemande à Paris.

LB, ArL, HdS, FR & LBentz

Sources:

- "Librairie allemande : Warum die letzte deutsche Buchhandlung in Paris schließt" de Stefanie Markert, 20/01/2020, Deutschlandfunk Kultur
- "Le secteur du livre. Chiffres clés 2018-2019" sur le site du Ministère de la Culture
- "Sondage : les Français, curieux de leurs voisins allemands", 15/01/2019, sur le site du consulat allemand en France, allemagneenfrance.diplo.de
- "Les institutions culturelles", "Les colocalisations franco-allemandes" sur le portail franco-allemand, france/allemande.fr
- Geiling Hassnaoui, S., "L'Abibac, une interculture", le 4/12/2019 sur le site de la revue Abibac, revue-abibac.fr
- Statistique sur les choix de langue au collège
: <https://mallettedesparents.education.gouv.fr/parents/ID143/choisir-ses-langues-vivantes>

Petit bout de terre germanique entre métro et seine

Pour les expatrié.e.s allemand.e.s loin de la Heimat ou pour les amant.e.s de la culture germanophone, voici une petite liste d'endroits à Paris à visiter quand notre langue se languit de goûts d'Allemagne et que le porte-monnaie ne permet pas l'achat d'un billet ICE. L'exotisme allemand des chaussettes-sandalettes peut évidemment aussi se trouver à Paris, la capitale du style.

Une balade culinaire au Kiez

Pour faire voyager les papilles, il y a le [Kiez](#) et ses deux adresses : premièrement le [Biergarten](#) de Montmartre, dans lequel nous pouvons déguster des grands classiques de la nourriture allemande. La seconde est le Kiez Kanal, un bistrot plus axé sur la boisson, mais où l'on peut tout de même trouver de quoi se remplir le ventre. Le nom "Kiez" est un mot allemand faisant référence au terme voisinage ou encore quartier. Un mot spécifique du Nord de l'Allemagne, spécialement dans la capitale berlinoise. Le "Kiez" mise sur une ambiance décontractée, avec de la nourriture simple, de la décoration en bois, des tables en extérieur, typique d'un biergarten allemand, comme à une fête de quartier. Les deux adresses sont toujours ouvertes en période de pandémie, on peut y prendre sa nourriture et sa boisson à emporter. Pour celles et ceux qui préfèrent ne pas s'y rendre, il est possible de commander à manger au Kiez sur des plateformes de livraison de nourriture. Quoi de plus allemand que de manger des Käsespätzle, même si ce n'est pas un lendemain de soirée ?

Guten Appetit !

Qui pense à la cuisine allemande n'a sûrement pas le mot "brunch" en tête à la première seconde. Le "Wunderbär" pourrait peut-être changer cela. Ce Biergarten propose un brunch allemand tous les dimanches, avec saucisses, salade, choucroute, bretzel et une part de gâteau typiquement allemand en dessert. Ces temps-ci, il est aussi possible de commander chez eux sur les plateformes en ligne habituelles.

A ne pas rater sur la liste est le [Café titon](#), Café parisien germanophile qui cultive l'amitié franco-allemande. Café, thé, bière, Bratwurst, Schnitzel et football, on y trouve de tout!

On peut y commander sa nourriture également, mais il est aussi possible de manger sur place, à condition de réserver sa place, dû au nombre restreint de sièges en raison de la situation sanitaire.

Pour les amateurs-rices de sucré, il y a le [Kaffeehaus](#) qui procure le sentiment d'un dimanche après-midi Kaffeeklatsch chez tante Berthe. Vous pourrez y retrouver les spécialités traditionnelles : la Forêt Noire, le Strudel ou encore la Sachertorte mais aussi des gâteaux revisités à la façon Outre-Rhin à consommer sur place ou à emporter.

Resto fermé ? Kein Problem !

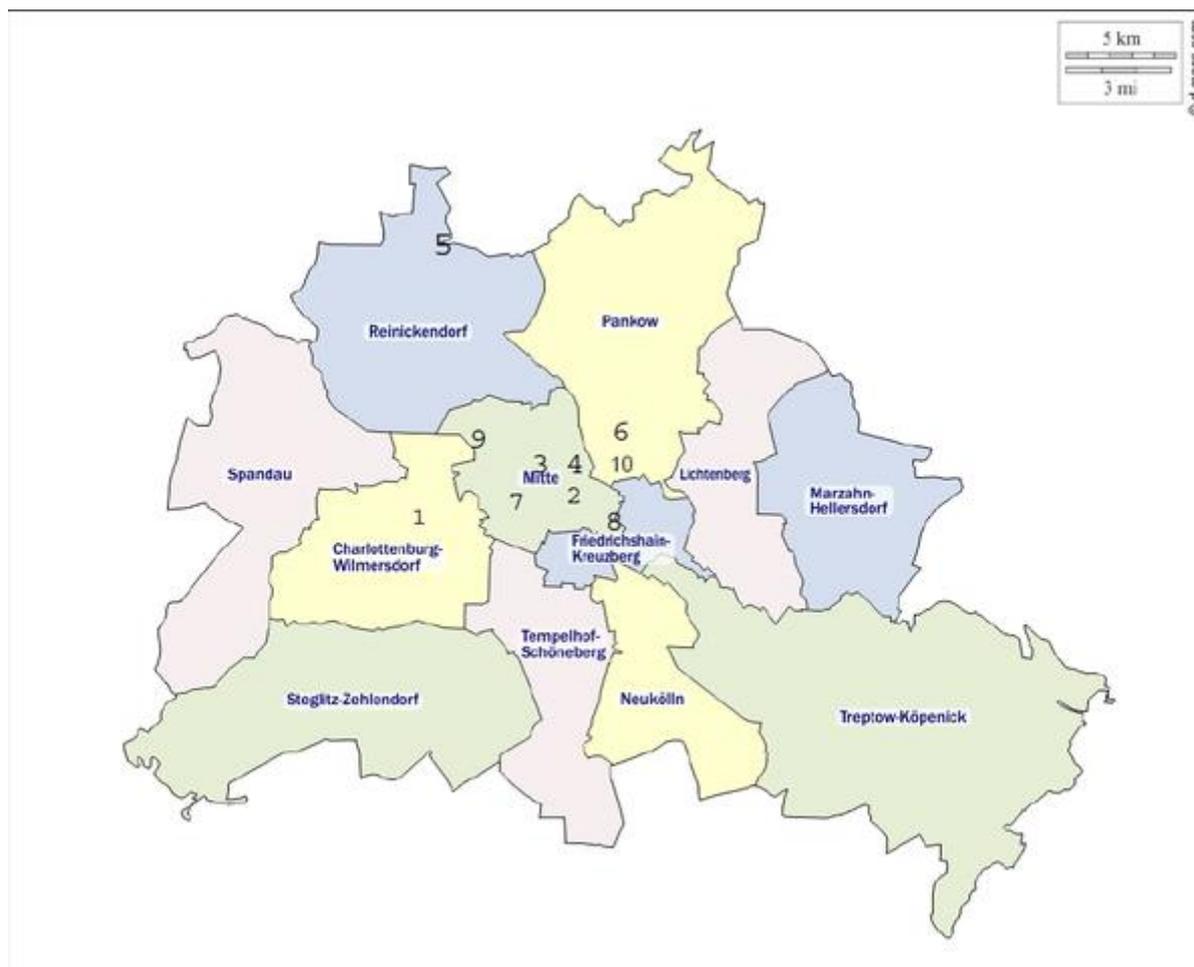
En temps de pandémie, manger est un des seuls plaisirs qui nous reste. Malheureusement la visite en restaurant ou bistrot n'est pas toujours possible, mais certaines adresses restent ouvertes pour nous dépanner en cas de blues culinaire.

Il y a par exemple le [Tante Emma Laden](#), idéal pour acheter tout ce qu'il faut pour se préparer un repas typique allemand au nouveau restaurant tendance : "chez-soi". On y trouve son bonheur, du sucré au salé, du savoureux à l'alcoolisé. Le Tante Emma Laden est unique en son genre, et offre des saveurs de l'Allemagne tant aux curieux qu'aux nostalgiques qui souffrent de Fernweh. Situé juste à côté de la mairie du XXème, un peu caché au fond du marché saint martin, le magasin offre aussi la possibilité de commander des marchandises en ligne, pour ceux qui ne pourraient se déplacer - pratique, surtout en cas de couvre-feu.

Après s'être rempli la panse, on peut digérer tranquillement, bien au chaud , vautré dans un fauteuil de cinéma. Bien qu'il n'existe pas de cinéma allemand à proprement parler, on trouve à Paris des salles de cinéma telles que l'Escurial dans le 13e arrondissement. Il projette des films allemands en version originale et propose des "semaines allemandes". Le festival du film allemand 2020, organisé par le Goethe Institut, a sinon eu lieu à l'Arlequin, un cinéma situé dans le 6ème arrondissement.

LUP

10 morceaux de France à Berlin : La France s'implante à Berlin à travers des lieux et associations culturels



Carte (DR) adaptée par © Hakim Aït Aïssa, Culture française à Berlin, 18.01.2021.

LE CINÉMA PARIS (1)

Le Cinéma Paris est situé dans les locaux de l'institution culturelle française la plus connue, l'Institut français de Berlin. Cependant il appartient au groupe Yorck Kinos, et est donc indépendant de l'Ambassade de France.

Sa programmation est majoritairement francophone, et les films sont projetés en version originale sous-titrée.

C'est aussi l'un des cinémas qui projette les films de La Semaine du Film français, qui a lieu chaque année, fin novembre.

[Cinema Paris](#), Kurfürstendamm 211, Charlottenburg



© Hakim Aït Aïssa, Französischer

Dom, 18.08.2019

LE HUGUENOTTENMUSEUM (2)

L'empreinte culturelle laissée par les huguenots à Berlin et ses alentours est indéniable. Un musée fondé en 1935 sur le Gendarmenmarkt leur rend hommage. Il y est question bien sûr de leur histoire depuis la révocation de l'Edit de Nantes, de personnalités marquantes de leur histoire comme Theodor Fontane, mais aussi de l'histoire de la construction de la cathédrale protestante française de Berlin.

Le musée est ainsi situé dans la Cathédrale française de Berlin, un temple protestant.

[Hugenottenmuseum Berlin](#), Gendarmenmarkt 5, Mitte

LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ZADIG (3)

Installée depuis 2003 dans le quartier de Mitte, la librairie française Zadig est relativement petite, mais **éclectique**. Elle propose des ouvrages pour la jeunesse, de la littérature, des bandes-dessinées et des essais en sciences humaines. Pour faire son choix, on peut demander des conseils aux libraires, en français...ou en allemand.

La librairie organise aussi des **événements culturels**, où des auteurs viennent **présenter** leur œuvre.

[Zadig Librairie française](#), Gipsstraße 12, Mitte

LA MÉNAGERIE (4)

La Ménagerie est une association qui vise à promouvoir **l'expression théâtrale en français**. Elle propose pour ce faire des ateliers : un atelier de création scénique ou des ateliers d'improvisation par exemple. Chaque année, les aboutissements de ces **ateliers** sont présentés sur scène en juin.

L'association organise aussi chaque année le FTF : le **festival** de théâtre francophone de Berlin. Ces pièces sont en général des œuvres jouées en France, dont la compagnie se déplace à Berlin pour l'occasion.

[La Ménagerie](#), Veteranstraße 21, Mitte

On la retrouve aussi dans des lieux dédiés à l'apprentissage

LA DEUTSCH-FRANZÖSISCHE MUSIKSCHULE (5)

L'École de Musique de Berlin fête ses 40 ans ! Elle a d'abord été fondée au sein des forces françaises stationnées à Berlin au lendemain de la **Seconde Guerre mondiale** pour dispenser des cours de musique en langue française. Depuis 1994 et le départ de ces troupes, l'association propre à l'école assure seule son fonctionnement et propose plusieurs fois par an **concerts, fêtes, et rencontres**.

Son bâtiment principal se trouve à Waidmannslust, mais l'école dispense aussi des cours dans le centre culturel "Bagatelle" à Frohnau et à l'école française Voltaire dans le quartier de Tiergarten.

[Deutsch-französische Musikschule](#), Avenue Charles de Gaulle 36, Waidmannslust

LA KITA FRANCO-ALLEMANDE COCCINELLE (6)

On compte une vingtaine de Kitas franco-allemandes à Berlin. Elles répondent à la demande de parents francophones vivant dans la capitale. Elles permettent à plusieurs enfants d'apprendre deux langues dès leur plus jeune âge et favorisent par cela l'éveil de la conscience dans les deux cultures.

On peut citer par exemple la Kita Coccinelle à Prenzlauer Berg. Cette Kita à l'équipe bilingue accueille vingt-trois enfants. Elle fonctionne sur le modèle de "l'initiative parentale". C'est-à-dire qu'elle a été fondée par un groupe de parents, et elle fonctionne grâce à l'implication active des parents dans la vie et l'organisation de la Kita.

[Kita Coccinelle](#), Winsstraße 69A, Prenzlauer Berg

Des lieux institutionnels sont au cœur de cet échange culturel

L'AMBASSADE DE FRANCE (7)

L'histoire de l'actuelle ambassade de France à Berlin commence en 1860 lorsque l'empereur **Napoléon III** acquiert un **hôtel** situé sur la célèbre **Pariser Platz**. Du fait des guerres successives opposant France et Allemagne, cet hôtel passe sous contrôle britannique et espagnol. Christian de Portzamparc, architecte également du campus Nation de la Sorbonne-Nouvelle, est la dernière personne à avoir apporté des modifications au bâtiment, inaugurant son actuelle version en octobre 2002.

[Ambassade de France en Allemagne](#), Pariser Platz 5, Mitte

L'INFO-CAFÉ BERLIN PARIS (8)

L'info-café Berlin Paris est un lieu consacré à l'organisation d'**événements franco-allemands et européens** : des expositions photos, des conférences, des karaokés (en français et en allemand !), des cours de danse, des concerts, des ateliers DIY...

Une grande partie de ces événements se tient en français. C'est un lieu qui se veut donc au cœur de la **communauté francophone** de Berlin.

Il se trouve dans les locaux berlinois de [l'OFAJ](#), organisation qui le gère en partenariat avec la [Technische Jugendfreizeit- und Bildungsgesellschaft](#).

[Info-Café Berlin-Paris](#), Molkenmarkt 1, Mitte

LE CENTRE FRANÇAIS DE BERLIN (9)

Situé à Wedding, dans l'ancienne zone d'occupation française, le Centre français de Berlin est le résultat d'une volonté de **renforcer l'amitié franco-allemande**. En effet, ce lieu était autrefois le Centre Culturel Français, géré par les Forces Françaises Alliées, jusqu'à la réunification où il a été rendu à l'Allemagne.

Aujourd'hui, il fonctionne par le biais d'un partenariat entre des instances françaises et allemandes. Il propose non seulement une programmation **culturelle et artistique**, mais soutient aussi des programmes de **mobilités** et d'échanges pour les jeunes, ainsi que des projets mettant en valeur la **francophonie**. A ce titre, le centre a reçu récemment le label "Maison de la Francophonie". Il accueille par ailleurs un cinéma d'art et d'essai.

[Centre français de Berlin](#), Müllerstraße 74, Wedding

Et bien sûr, la France exporte sa gastronomie !

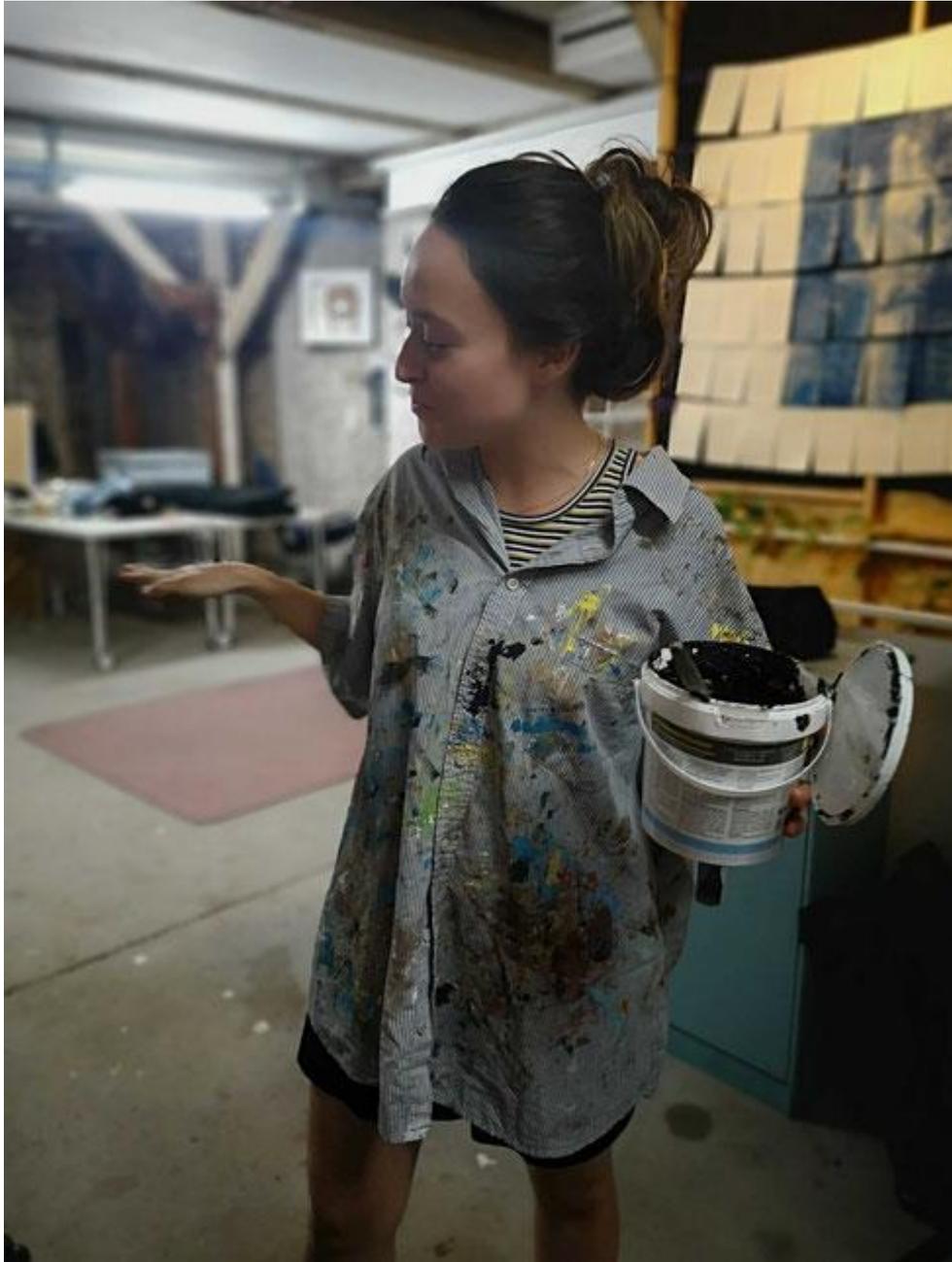
LA FLEUR DE SEL (10)

Que ce soit pour un brunch du dimanche, un déjeuner en terrasse ou un apéro, le restaurant Fleur de Sel attire les amateurs de gastronomie française. **Tenu par des Français, il propose des plats cuisinés à partir de produits frais**, des planches de charcuterie et fromage, et bien sûr un large choix de vins.

[Fleur de Sel Bistrot](#), Oderberger Straße 13, Prenzlauer Berg

LC et HAA

L'art à l'heure du covid : entretien avec l'artiste berlinoise Camila Amaya



Photos mises à disposition par ©Camila Amaya

Asnières à Censier: Parle-nous d'abord un peu de toi, d'où viens-tu, quel âge as-tu, qui es-tu?

Camila Amaya : Je suis une artiste colombienne et j'ai 26 ans. J'ai grandi à Bogota, où j'ai fait mon bachelor en beaux-arts. Après cela, j'ai été artiste indépendante à Bogota pendant deux ans. J'ai participé à quelques expositions collectives, mais j'ai aussi mais j'ai aussi été exposée individuellement dans le cadre d'un réseau dans le quartier des arts de la ville. Elles ont lieu environ une fois par mois et c'est une occasion de désinstitutionnaliser l'art, de le sortir du circuit des galeries et d'ouvrir les studios pour que les gens puissent venir admirer l'art sans que la galerie ne soit intimidante. J'ai ensuite déménagé à Berlin à la mi-2019 pour faire un master en tourisme durable, et j'ai également eu une pratique artistique active ici, toujours de manière indépendante.

AàC : Que signifie l'art pour toi ? Et comment décrirais-tu ton art ?

C. A. : Je voulais m'engager avec l'art et devenir une artiste pour explorer notre propre existence, pour mieux la comprendre et pour réfléchir aux problèmes de notre société actuelle. Je pense que l'intention qu'on a avec elle se reflète finalement dans l'œuvre d'art elle-même, dans le cadre conceptuel. C'est ainsi qu'on peut communiquer et créer un message ainsi qu'une position.

J'ai commencé à travailler avec des matériaux de construction. En les utilisant, mon but était de créer une nouvelle rencontre avec ces matériaux dans un contexte différent. Comme le ciment, que l'on voit habituellement dans la rue et qui devient en quelque sorte invisible parce qu'on le voit si souvent. On ne peut pas se concentrer sur chaque matériau dans lequel on existe. Ainsi, lorsqu'on utilise ces matériaux et qu'on les expose hors contexte dans un espace de galerie ou dans n'importe quel espace d'art, on les rencontre à nouveau et on les honore. L'art est donc devenu une sorte de reconnaissance de notre existence. Renouer avec les choses qui sont essentielles à notre façon de vivre et d'exister et les sortir de leur contexte pour nous permettre de les voir vraiment. Mon art est contemporain et conceptuel. Je pense que l'idée de "l'art pour l'art" n'est plus valable. Je veux qu'il soit conceptuel, mais en même temps je sais que je travaille avec l'art abstrait, et l'art abstrait peut souvent perdre son concept, alors j'essaie de les relier autant que possible.

AàC : Quels sont les plus grands défis auxquels tu es confrontée en tant qu'artiste en ce moment ?

C. A. : L'un des plus grands défis est l'impossibilité de rencontrer des gens et d'organiser des événements. Je faisais beaucoup plus de peintures et je suis lentement passé à un plus grand intérêt pour les installations et pour l'art que nous expérimentons. D'une certaine manière, je pense que c'est parce que je suis en désaccord avec les modes de consommation de l'art et un style de vie capitaliste qui consiste à accumuler des choses matérielles. Les installations artistiques sont différentes - on peut juste y aller, en faire l'expérience, puis partir, et c'est tout. Ce n'est qu'un reflet, et il a une ligne d'arrivée. Mais à cause du Covid, de tels événements ne sont plus vraiment possibles. Seuls peu de gens sont autorisés à se réunir dans une même pièce, et puis il y a aussi le manque de lieux de travail et le manque de ressources. Cela entraîne des difficultés économiques qui ne me permettent pas de créer et de produire de la même manière qu'auparavant.



Photos mises à disposition par ©Camila Amaya

AàC : Comment réagis-tu à cela ?

C. A. : Le fait que je ne puisse pas créer actuellement m'amène à réfléchir beaucoup plus à mon art, à essayer de le comprendre et de le réévaluer, et à envisager la manière dont je veux travailler à l'avenir. J'étudie les possibilités de créer des nouvelles œuvres d'art et je m'occupe de l'aspect administratif du métier d'artiste, ce qu'il faut faire à un moment donné si l'on veut rester visible et quelque peu pertinent. Je pense que cette période affirme justement cela : mieux comprendre quels projets je veux faire à l'avenir.

AàC : Comment parviens-tu à garder la tête libre pour de nouveaux projets ?

C. A. : En faisant des recherches et en lisant en ligne, je suppose. Ça donne la force et le désir de créer de nouvelles choses. Depuis peu j'essaye de combiner l'art avec la prise de conscience de la crise climatique. Pour cela, il est important de lire, de faire des recherches et d'essayer de bien comprendre ce qu'il se passe. Il est également utile d'écouter des podcasts. N'importe quelle forme d'information qui peut entrer dans mon cerveau. En lisant et en écoutant des podcasts, j'essaie de compenser le manque d'occasions de rencontrer des gens et d'interactions sociales qui m'aident généralement à développer des idées.

« Le fait que je ne puisse pas créer actuellement m'amène à réfléchir beaucoup plus à mon art, à essayer de le comprendre et de le réévaluer, et à envisager la manière dont je veux travailler à l'avenir. »

AàC : Comment la numérisation peut-elle aider les artistes en ce moment ?

C. A. : Il existe de nombreuses vidéoconférences et des événements en ligne où des discussions et des expositions sont organisées. Le fait d'y participer aide. Je ne suis pas une grande fan des expositions en ligne dans lesquelles on se promène dans une galerie et on voit toutes les différentes œuvres depuis l'ordinateur, mais je pense que c'est une option qui fonctionne pour d'autres personnes. Nous disposons de cet outil numérique que les générations précédentes n'avaient pas, et nous en faisons un très bon usage, surtout en ce moment. Cela amène les gens à se retrouver.

J'ai également vu beaucoup de ventes et d'enchères Instagram où des artistes vendent leur propre œuvre d'art ou des galeries vendent les objets d'art de leurs artistes généralement à prix réduit. Les enchères se déroulent en direct via Instagram. Je pense que le partage de ces ventes en ligne par le biais des réseaux sociaux est un excellent moyen de soutenir les artistes et d'étendre leur réseau.

AàC : La création artistique n'est pas précaire seulement depuis le Covid. La situation est-elle aussi une occasion de faire entendre votre voix à long terme ? Qu'est-ce qui va changer à l'avenir ?

C. A. : Faire de l'art est difficile, même sans le Covid, mais je ne suis pas sûre que le Covid soit vraiment une chance pour les artistes de se faire entendre davantage, car il y a tant d'autres problèmes. L'incapacité à créer me met actuellement dans un état de contemplation en quelque sorte. Nous sommes tous dans une situation où nous devons réfléchir et jeter un nouveau regard sur ce qui se passe pour comprendre comment fonctionne notre société. Je pense que cette compréhension nouvellement reconnue se reflétera certainement dans les productions artistiques ultérieures - du moins je l'espère !

AàC : Selon toi, quelles sont les mesures nécessaires pour soutenir les artistes dans des moments comme celui-ci ?

C. A. : L'Allemagne a fait un travail étonnant en apportant un soutien financier non seulement aux artistes mais aussi aux petites entreprises. Mais je pense que c'est une époque pendant laquelle les galeries et les institutions, qui bénéficient de ces aides et qui existent grâce aux artistes, se doivent de leur rendre quelque chose. Normalement, un.e artiste ne gagne qu'entre 50 et 60 % du produit d'une vente dans une galerie - habituellement - et la galerie conserve les 40 % restants de la vente. C'est un montant assez élevé, surtout pour les artistes qui vendent à des prix élevés. Je pense donc que c'est le moment où les galeries, qui sont en quelque sorte un espace intermédiaire que tant d'artistes utilisent pour atteindre un public, doivent soutenir leurs artistes comme jamais auparavant.

« Je pense que c'est une époque pendant laquelle les galeries et les institutions, qui existent grâce aux artistes, se doivent de leur rendre quelque chose. »

Bien sûr, c'est une période difficile pour les galeries elles-mêmes, mais ce sont des entreprises et elles ont une plus grande capacité à soutenir les artistes en ces temps difficiles. Elles pourraient par exemple transformer les espaces de la galerie qui ne sont pas utilisés pour des événements en ateliers, afin que leurs artistes puissent

créer dans ce même espace sans avoir à payer de loyer. La galerie peut alors en tirer à nouveau profit en accueillant une exposition des œuvres de l'artiste. Les galeries ont tendance à être celles qui sont économiquement plus stables que les artistes dans des circonstances normales, et elles ont tendance à être celles qui ont le plus de contacts, le plus grand réseau et possèdent des biens. Je pense qu'une utilisation créative de cela pourrait être un bon moyen d'aider.

Propos recueillis par MP, le 29.11.2020

Pour voir les oeuvres de Camila :

Site web : www.camilaamayac.com

Instagram : [@camilaamayac](https://www.instagram.com/camilaamayac)

L'action culturelle à l'ère du numérique

En raison de la crise sanitaire et au-delà d'une reprise nettement ralentie, le secteur culturel fait face à de nouveaux enjeux liés à sa numérisation croissante.

Aujourd'hui, la survie du secteur culturel dépend de l'utilisation d'internet. Si certain·es acteurs·rices se sont développé·es grâce à cela, d'autres ont perdu foi en une remontée possible du secteur. Expositions virtuelles, podcasts à écouter sur le net, séminaires numériques... toutes ces nouvelles inventions dédiées à partager différents contenus culturels se multiplient. Une évolution qui s'est accélérée grâce - ou à cause - de la situation sanitaire. Les nouvelles technologies ont largement attiré un nouveau type de public dans le monde de la culture. En guise d'exemple, le Ministère de la Culture a partagé un rapport nommé [IGAC n° 2020-11](#), démontrant l'intérêt croissant du public pour les podcasts, format beaucoup utilisé ces derniers temps. Ce rapport atteste d'un nouveau type de public, âgé entre 15 et 34 ans, utilisant les technologies afin de s'informer sur ce qui les entoure. Ainsi, de nouvelles médiations numériques sont nées de la situation sanitaire.



Comment faire vivre la médiation avec l'outil numérique ?

Si l'on essaie de définir l'action culturelle dans le domaine de l'art, on ne peut nier l'importance de la présence d'un public - ou de plusieurs publics. L'action culturelle est définie pour le public. Et la démocratisation de l'art passe ainsi par des médiateurs. Leur objectif principal est de faire le lien entre l'objet d'art et le public. Mais comment initier une médiation culturelle à distance, c'est-à-dire sans public physique ? Les musées deviennent interactifs et c'est à l'audience de choisir sa direction, son cheminement. Les pièces de théâtre sont regardées et appréciées grâce à l'écran. L'art vivant n'a plus la même saveur. L'ère du public physique est derrière nous, provisoirement certes, mais à répétition peut-être, au gré de la circulation de nouveaux virus. Ainsi, les différents arts et leurs médiations doivent se développer autrement, pallier la disparition de l'entremetteur·rice, qui peut être un lieu culturel ou même une personne. Le questionnement de plusieurs étudiant·es de la licence professionnelle MMAC de l'Université d'Aix-Marseille (futur·es médiateurs·rices culturels et acteurs·rices de la culture) souligne la peur qui ne cesse d'augmenter face au futur, avec comme questions principales : comment s'adapter ? Comment pallier le manque d'un public physique ? À cela, une étudiante ajoute à propos de la médiation numérique : « On perd l'authenticité, le caractère unique de l'œuvre. On perd sa réalité aussi. C'est différent de voir un tableau sur un écran d'ordinateur ou de téléphone ou de le voir en vrai dans un musée.

Visuel ©Pauline Krasniqi

On ne peut pas prendre conscience de la taille de l'œuvre, de sa matière, etc. On perd aussi en termes de sociabilité, l'art et la culture sont des domaines de partage.
»

Qu'en est-il du processus politique démocratisant de l'art ? Car si les technologies numériques sont beaucoup utilisées à des fins culturelles, l'accessibilité de l'art est pourtant restreinte. Les personnes qui s'intéressent à l'art en tant que public physique sont aussi le public ciblé par les actions culturelles numériques. Pour être inclusive, l'action culturelle à l'ère numérique ne passe pas que par l'utilisation d'outils informatiques ; elle nécessite aussi de créer différents contenus ciblant toutes sortes de personnes. De facto, la fracture numérique appuie sur la fracture sociale. Le processus peut se faire autour de l'éducation numérique, grâce à l'école par exemple. Cette éducation doit être consolidée par un appui national ou encore local.

Un nouveau type de médiation : l'exemple du Collectif Machina Ex en Allemagne

L'accès à la culture reste aujourd'hui scindé, mais tente de se désolidariser de sa nature élitiste, grâce à ces nouvelles médiations, numériques ou non. C'est par exemple le cas en Allemagne pour le projet Machina Ex initié par le collectif du même nom. Ce collectif est composé de sept personnes qui ont étudié ensemble à l'université de Hildesheim. Ce concept explore depuis 2010 les limites entre théâtre et jeu vidéo, et propose donc une forme de théâtre immersif où l'on est soi-même protagoniste dans la pièce. Les membres de Machina Ex pensent que « la réalité a le meilleur des graphismes » et a fait de cela sa devise. Le projet reprend beaucoup de codes du jeu vidéo comme les *cutscenes*, qui sont des intervalles dans les jeux vidéo servant à faire avancer l'intrigue, où seuls les personnages du jeu agissent. La force de cet alliage est de rassembler des publics aux goûts différents, qui ne se seraient pas croisés en temps normal.

Les deux publics principaux sont les habitué.e.s du théâtre et les fans de jeux vidéo. Les membres de Machina Ex ont remarqué que les uns faisaient plus attention aux *cutscenes* et aux indices qui y sont disséminés, alors que les autres préfèrent toucher et explorer directement ce qu'il y a autour d'eux. En mai 2020 s'est tenue en ligne la pièce *Lockdown* qui a été coproduite avec le Freies Forum Theater de Düsseldorf. Les joueurs et joueuses incarnent les colocataires de Tess, qui a disparu en plein confinement, et tentent de la retrouver en utilisant l'application Telegram, chacun depuis chez soi, le tout en 90 minutes. Ce projet est financé grâce à un fonds de la Kulturstiftung des Bundes (fondation fédérale pour la culture). Ainsi, le problème de la dématérialisation actuelle - qui tend d'ailleurs à se propager sur tous les domaines - ne peut être réglé qu'avec de nouveaux accords, de nouveaux budgets, de nouvelles techniques.

La survie du monde culturel via le numérique suscite beaucoup de questionnements. C'est pourquoi la nécessité d'une considération bien plus grande du numérique pour assurer une continuité culturelle doit s'imposer, tant au niveau national que local. En phase de transition, la médiation numérique témoigne aujourd'hui de la progression de cette nouvelle forme de partage. Beaucoup reste à prouver. Beaucoup de formes n'ont pas encore été trouvées, et les connaissances en programmation informatique et en création numérique se doivent d'être travaillées et retravaillées.

PK et HAA

Aller au cinéma, lire Zola, ou jouer à FIFA : à chacun·e son dada !

La culture est l'affaire de tous·tes mais nous n'avons pas tous·tes affaire de la même façon à la culture. C'est ça la culture : à la fois personnelle et collective.

Pas facile de se trouver confronté·e aux autres, qui sont habitué·es à une culture que nous ne connaissons pas. La lecture, les auteur·rices, les films, les acteur·rices, les loisirs, les habitudes : oui, mais pas n'importe lesquels. On a beau dire que l'égalité est une valeur de la République, elle n'estime pas de la même façon les différentes cultures : c'est une contradiction qui règne ici, toutes les cultures sont dites égales (démocratie de la culture) mais une certaine culture est valorisée et est considérée comme un modèle idéal vers lequel chacun·e doit tendre (d'où la démocratisation culturelle). Ce sentiment, nous pouvons notamment le ressentir à l'école, par les incitations, les suggestions et les commentaires des professeur·es sur les références par exemple.

La démocratisation de la culture est le processus visant à mettre un bien à la portée de toutes les classes de la société. Ce concept renvoie à l'élargissement du monde de la culture à tou·tes, aussi bien dans l'accès que dans la participation. Il s'agit donc de la rendre inclusive. Si un tel processus existe, c'est que le postulat d'une culture dominante est confirmé. Par définition, cette culture dominante se place au-dessus des autres cultures, ce qui crée une hiérarchie culturelle dans la société. Dans ce contexte de démocratisation culturelle, difficile de ne pas parler de l'œuvre de Pierre Bourdieu, notamment *La Reproduction*, déconstruction sociologique de la fabrication de la culture dominante et mise en évidence du rôle de l'école. André Malraux, premier ministre de la Culture en 1959 a aussi joué un rôle clé, notamment dans la mise en place d'une politique culturelle.

Son objectif, selon l'article premier du décret du 24 juillet 1959 qu'il a rédigé : « rendre accessibles les œuvres capitales de l'humanité, et d'abord de la France, au plus grand nombre possible de Français·es, d'assurer la plus vaste audience à notre patrimoine culturel et de favoriser la création des œuvres de l'art et de l'esprit qui l'enrichissent. »

La démocratie culturelle est définie comme « l'expression du plus grand nombre » selon Céline Romainville dans « Les dissonances entre démocratisation et démocratie culturelle dans le droit des Centres culturels ». Si nous reprenons l'expression d'Abraham Lincoln concernant la démocratie, et que nous l'appliquons à la culture, alors la démocratie de la culture est celle du peuple, pour le peuple et par le peuple. Ainsi, la culture est une « démocratie à mettre en marche [...] La démocratie culturelle porte donc un intérêt particulier aux différences. [...] Les principes de cette démocratie culturelle sont à rechercher parmi les notions de métissage, de solidarité, de multiculturalisme, d'affirmation de la part créative de l'individu, d'abolition des barrières entre professionnel[·les] et amateur[·rices]. » selon le Ministère de la Culture La pluralité apparaît donc centrale dans le concept de démocratie culturelle. Mais son problème majeur est l'exclusion de l'individu de

l'expérience culturelle, notamment liée à des critères socio-économiques. Or chacun-e a le droit à la culture et est légitime dans ce droit mais pour que chacun-e puisse s'exprimer, faut-il encore lui donner les moyens. Cet enjeu démocratique est le même qu'en politique, il s'agit de la représentation de tous-tes.

Ces concepts soulèvent donc de nombreux questionnements, auxquels nous nous efforcerons d'apporter des réponses tout au long de cette partie.

JG

pour aller plus loin

Brunel Patrick, [« Démocratisation de la culture »](#), *Études*, 2012/5 (Tome 416), p. 617-628. DOI : 10.3917/etu.4165.0617.

Romainville Céline, [« Les dissonances entre démocratisation et démocratie culturelle dans le droit des Centres culturels »](#), *Droit et société*, 2016/1 (N° 92), p. 53-73. DOI : 10.3917/drs.092.0053.

Zask Joëlle, [« De la démocratisation à la démocratie culturelle »](#), *Nectart*, 2016/2 (N° 3), p. 40-47. DOI : 10.3917/nect.003.0040.

L'Humanité, [« La démocratisation culturelle est-elle un mythe ou une réalité ? »](#), 9 février 2017.

[L'histoire des politiques de démocratisation culturelle](#) sur le site du Ministère de la Culture.

Et qu'en disent les autres ?

L'origine des concepts de démocratie et démocratisation de la culture prend cœur dans la lutte contre les inégalités liées aux pratiques et à l'accès à la culture. Il existe des ouvrages expliquant et décrivant ces nouveaux enjeux et phénomènes culturels.

Dans l'ère française

Le livre d'Yves Marchand *L'Art à l'État Gazeux* tente d'expliquer ce qu'est l'art et les évolutions

de la définition de cette dernière. Pour comprendre comment un processus de démocratisation de la culture s'opère, il est important de comprendre et de définir - tant et bien- ce qu'est l'art, et ce qu'il représente à notre époque.

Dans l'essai de Jean Caune *La démocratisation culturelle : Une médiation à bout de souffle*, ce dernier tente, à l'aide de micro-fictions placées en début de chaque chapitre, d'expliquer les liens entre l'objet d'art, l'action culturelle et la démocratie culturelle. Ces liens permettent de définir et d'expliquer les

transformations des actions culturelles, faisant naître les limites du processus de démocratisation culturelle, sur lesquelles il écrit d'ailleurs page 14 : „ Une histoire de la démocratisation culturelle est achevée, et nous n'en avons pas pris collectivement conscience“. Ce qui est intéressant à lire est qu'il considère que l'action culturelle devient un outil pour régler les problèmes sociaux. Ainsi, il conclut que l'utilisation du terme de „démocratisation culturelle“ ne veut presque plus rien dire, et qu'il s'agirait de recréer une nouvelle dynamique.

Visuel ©Pauline Krasniqi

Pour répondre à ces questions concernant l'action culturelle, l'art, le public ou les publics, ou encore la diversité culturelle, l'Observatoire des Politiques Culturelles est une revue disponible en consultation sur Cairn. Sous la forme d'articles abordant toutes les questions relatives à ces termes si polysémiques, les différents articles apportent un regard critique mais aussi bienveillant sur ces changements dans l'action culturelle.

L'Oeuvre d'André Malraux est aussi à découvrir, puisqu'on peut le considérer comme initiateur de la démocratisation culturelle des Arts. *Le Musée Imaginaire* et *Les Voix du Silence* sont tous deux des ouvrages écrits dans les années 50 par Malraux. Grand écrivain et passionné d'art, il a beaucoup influencé le partage de la culture artistique française grâce à sa position de Ministre de la Culture dans le gouvernement du Général de Gaulle. Voici pour finir cette citation d'André Malraux, concernant l'héritage culturel :

« L'héritage culturel n'est pas l'ensemble des œuvres que les hommes doivent respecter mais de celles qui peuvent les aider



à vivre. [...] Tout le destin de l'art, tout le destin de ce que les hommes ont mis sous le mot culture, tient en une seule idée : transformer le destin en conscience »

Discours du 21 juin 1936 à Londres, prononcé au secrétariat général élargi de l'Association internationale des écrivains pour la défense de la Culture.

Dans l'ère germanique

Il existe beaucoup d'ouvrages concernant le lien entre les enjeux politiques et la culture. Dans l'ère germanophone, Carsten Brosda, sénateur du SPD -équivalent d'un ministre- de la culture du Land de Hambourg (Senator der Hamburger Behörde für Kultur und Medien), a écrit un ouvrage appelé Die Kunst der Demokratie : Die Bedeutung der Kultur für eine offene Gesellschaft. Cet essai rend compte des problématiques politiques actuelles, comme par exemple, la montée des idées populistes, et des réponses possibles à ces enjeux. Carsten Brosda affirme le rôle clé de la culture, en plaçant notamment les institutions culturelles comme moteurs de diffusion permettant de changer ces dynamiques. Mais les réponses que donne l'auteur ne sont pas définitives ; cet ouvrage, grâce à la multiplicité des domaines traités (histoire, politique, art), élargit la pensée du lecteur-rice, et lui donne des outils afin d'étoffer ses réflexions concernant la culture.

Le monde du théâtre joue aussi un rôle prépondérant dans la diversité culturelle. Dans l'essai Sorge um das Offene : Verhandlungen von Vielfalt im um mit Theater, écrit par Julius Heinicke, ce dernier se questionne sur le rôle du théâtre dans le processus de diversification culturelle. Il affirme que la scène théâtrale devient une sorte d'entremetteur, de médiateur. Cet essai est marqué par la comparaison de l'art théâtral en Allemagne et en Afrique du Sud, permettant alors de poser les questions du centralisme européen, de la colonisation, ou encore du racisme.

L'ambivalence de ces questionnements et réflexions peuvent se retrouver sur le site kubi-online.de, considéré comme une sorte de collection d'articles portés sur l'Art, les actions culturelles, et l'éducation culturelle -en allemand, Kulturelle Bildung-. L'article Partizipation – Anspruch und Herausforderung für die Bildungskonzeptionen politischer und Kultureller Bildung, écrit par Sabine Dengel et Thomas Krüger en 2019, affirme l'importance d'une éducation politique et culturelle basée sur la participation individuelle et collective. Ce concept -die Partizipation- inclut l'idée d'un échange participatif, permettant la construction de la pensée aux regards des autres pensées. Dans cette perspective, deux sortes d'éducatrices sont confrontées : l'éducation politique et l'éducation culturelle, intrinsèquement reliées. Les mots "culture/Kultur", "éducation/Bildung", et "politique/Politisch" sont définis l'un avec les autres, et soulèvent d'autres questions particulièrement actuelles, comme celle des jeunes et de leur utilisation des nouvelles technologies, ou encore celle de l'éducation transculturelle -"Transkulturelle Bildung"-.

Il est difficile d'écrire une liste exhaustive de toutes les questions et réflexions que les termes de démocratie et de démocratisation culturelle soulèvent. Cependant, ces différentes pensées permettent de dépeindre un paysage hétérogène de conceptions de la culture, ces utilisations, et son lien irréprouvable avec l'action politique.

Draw my culture

Pour faire un bilan des pratiques culturelles des français-es et de l'accès à la culture sur tout notre territoire. En bref, la démocratisation de la culture a-t-elle réussi ?

<https://www.youtube.com/watch?v=5fBGZklvW6E>

Création : RE
Montage : AH

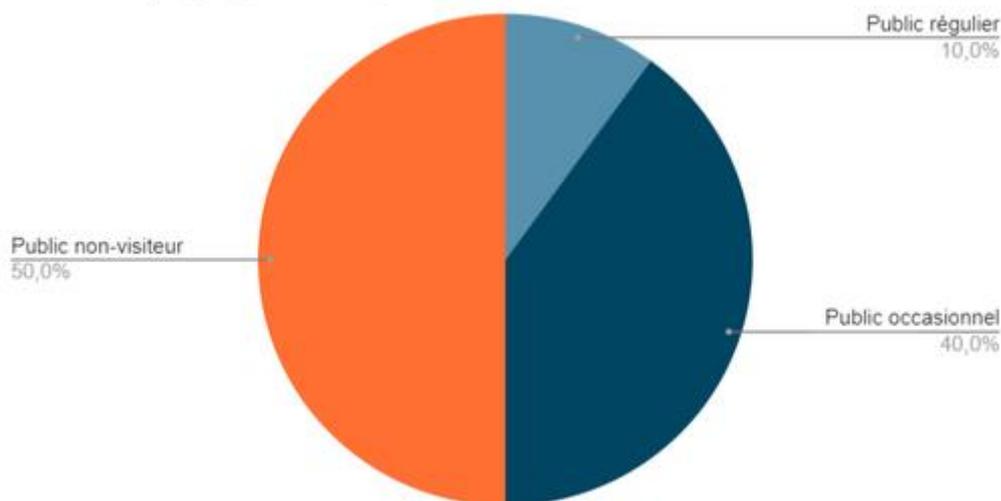
SOURCES

- Site du [Ministère de la Culture](#)
- Enquête du Ministère de la Culture sur [les pratiques culturelles](#), 2018
- [Atlas régional de la culture 2018](#)
- Le site du [Théâtre de la Commune d'Aubervilliers](#)
- Un exemple de représentation qui peut vous intéresser : [Cours de Mathématiques modernes](#) par François Nicolas

L'accès à la culture en Allemagne : un enjeu démocratique

*“Toute personne a le **droit** de prendre part librement à la **vie culturelle** de la communauté, de jouir des arts et de participer au progrès scientifique et aux bienfaits qui en résultent.” C’est en vertu de ce 27ème article de la Déclaration universelle des droits de l’Homme que les **infrastructures culturelles publiques allemandes** s’intéressent au public non-visiteur et mènent des recherches dessus.*

Pourcentage de visite d'infrastructures culturelles publiques dans les pays germanophones.



© Hakim Aït Aïssa, Pourcentage de visite d'infrastructures culturelles publiques dans les pays germanophones, 18.12.2020.

La **culture** est perçue comme un processus contribuant à la prospérité d'un **système démocratique**, et en ce sens, elle doit elle-même l'être. Les musées par exemple ne voient alors pas le public non-visiteur comme un ensemble de personnes ayant décidé de façon voulue de ne pas se rendre à des expositions, mais plutôt comme une catégorie **contrainte de renoncer à la culture**. Cette contrainte est bien sûr peu démocratique et c'est pour cela que les infrastructures publiques **ciblent** surtout ce public **non-visiteur** dans ses recherches. D'après une centaine d'études quantitatives dans les pays germanophones, le public se divise en trois catégories de la sorte:

Notons pour cela que le public occasionnel est défini comme celui qui se rend à des événements culturels entre une fois par an et une fois par mois.

Comment peut-on alors expliquer cette très grande part de public non-visiteur ?

Berlin est un exemple particulier mais intéressant à étudier. La culture est en Allemagne une prérogative des **Etats fédérés**, mais Berlin, tout comme Hambourg et Brême est une ville-état dotée de son propre gouvernement. Elle a donc un pouvoir de décision direct sur elle-même. La ville offre une multitude de possibilités et l'accès à la culture y est une telle préoccupation qu'un institut se propose d'en étudier l'état actuel de façon statistique et de proposer des solutions en conséquence : **l'Institut de recherches sur l'accès à la culture** (Institut für kulturelle Teilnahmeforschung). Selon lui, **93%** des Berlinois.e.s sondé.e.s se sont rendu.e.s à un événement culturel (au sens large) dans les douze derniers mois.

Lorsque l'on s'intéresse aux sept pourcent restants, **trois grandes causes** expliquent la réponse négative : l'argent, la proximité, et l'intérêt.

Un des grands débats à Berlin autour de l'accès à la culture concerne le **prix** d'entrée des **musées**. En effet, contrairement à Paris qui offre un accès **gratuit** à ses musées nationaux pour la jeunesse, tous les musées berlinois sont **payants** à l'exception du Humboldtforum qui a déjà commencé à ouvrir ses portes en ligne le 17 décembre 2020. **Klaus Lederer**, sénateur (équivalent berlinois du ministre) chargé de la culture à Berlin, pense certes que la gratuité de ces offres est un but auquel on doit tendre, mais il se heurte aux **réalités économiques**. Les personnes pouvant se permettre d'assister à des opéras par exemple devraient aussi contribuer financièrement à leur maintien, dit-il. Il serait donc uniquement prêt à élargir à court ou moyen terme les systèmes de réductions déjà en place, mais pas à instaurer une gratuité totale.

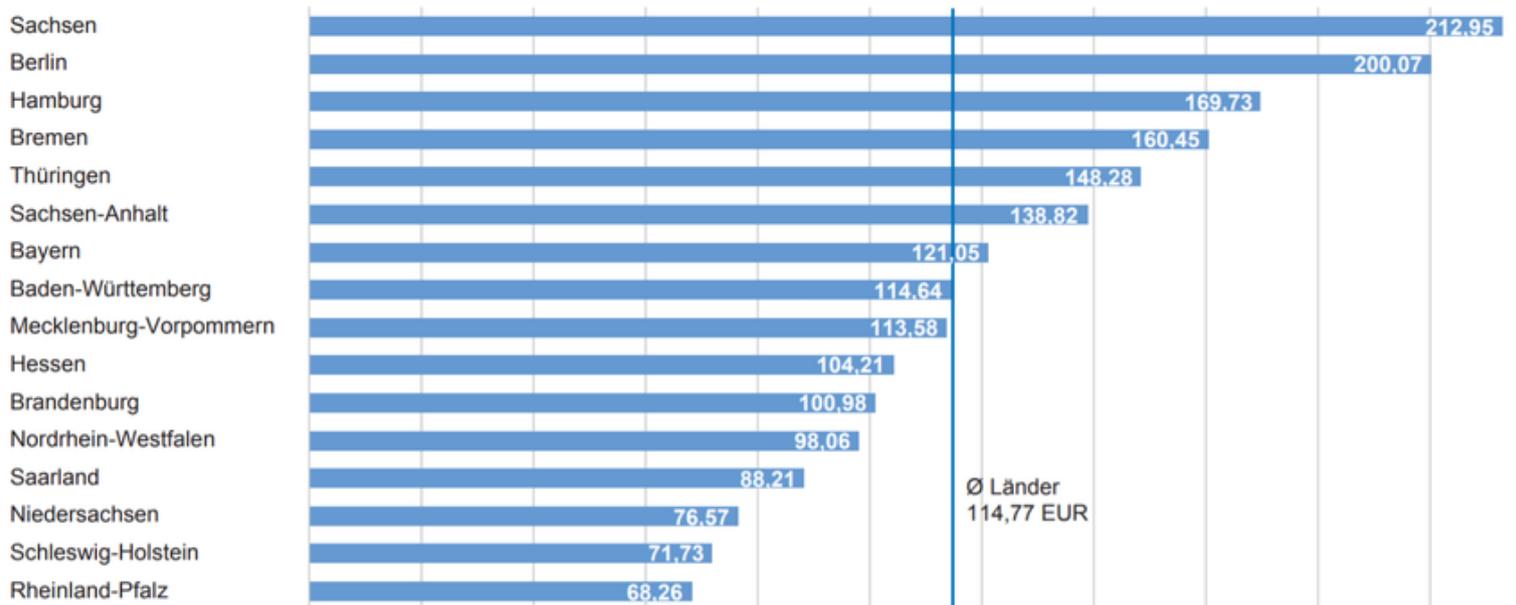
Pour ce qui est de **l'éloignement**, certains quartiers périphériques de la ville, qui s'étend sur près de 900 km², déplorent un manque d'infrastructures de proximité. Klaus Lederer en est conscient et il estime que les bibliothèques municipales devraient avoir la possibilité d'organiser plus d'événements. Cela créerait une offre culturelle qui n'est pas soumise à la construction de nouveaux bâtiments. Enfin, **l'association KulturLeben Berlin e.V.** offre à l'échelle de ses moyens la possibilité à des Berlinois.e.s souffrant de **handicaps** de prendre part à cette offre culturelle en réservant plusieurs places dans plusieurs infrastructures. En effet, l'alternative déjà existante est d'aller en groupe à ces spectacles, mais cela ne contente pas les envies de tout le monde. L'association propose ainsi environ 2700 places chez plus de 350 partenaires par mois, et cela en offrant également la place pour une personne accompagnatrice. Les bénéficiaires ont donc le **choix du spectacle** qui leur plaît, ce qui accroît bien sûr leur **intérêt**. Le dispositif a déjà permis à **62%** de ses bénéficiaires de prendre plus souvent part à des événements culturels.

Le fédéralisme allemand entre ici en jeu. Le graphique suivant montre la dépense publique pour la culture de chaque Etat fédéré en 2017 par habitant :

Abbildung 3.3-1

Öffentliche Ausgaben für Kultur je Einwohnerin und Einwohner 2017 vorl. Ist nach Ländern*)

Grundmittel in EUR



*) Einschließlich Ausgaben der Gemeinden.

© Statistische Ämter des Bundes und der Länder, Öffentliche Ausgaben für Kultur je Einwohnerin und Einwohner 2017 vorl. Ist nach Ländern, 12.2020.

Trois des quatre premiers états fédérés qui investissent le plus dans la culture sont des **villes-états**. Quant au premier, la Saxe, il a été restructuré administrativement en 2008 afin de transférer beaucoup de prérogatives de l'État aux arrondissements (sous-division des États). Ce n'est pas un hasard que ces états-là arrivent en tête. Ces résultats sont en réalité corrélés au degré de communalisation des états. Le degré de communalisation désigne la part de dépenses publiques d'un état fédéré prise au niveau de la commune. Un **transfert de compétences** vers les échelons plus bas de l'administration ou l'organisation en petites entités comme les villes-état explique donc une **plus grande dépense publique** par habitant, dans notre cas dans le domaine de la culture.

HAA

Sources

- Kulturelle Teilhabe in Berlin - [Kunst und Kultur für alle](#)
- Informationen zur Kreisgebiets- und Verwaltungsreform - [sachsen.de](#)
- [Kulturfinanzbericht 2020](#)
- [Nicht-BesucherInnen öffentlich geförderter Kulturveranstaltungen. Der Forschungsstand zur kulturellen Teilhabe in Deutschland](#)

La culture turque en Allemagne

Depuis l'arrivée en Allemagne des premiers Gastarbeiter (travailleurs invités) turcs dans les années 1960, les productions culturelles par les créateur·rices issu·es de cette communauté sont de plus en plus nombreuses dans le paysage culturel allemand. Enjeu majeur de la démocratie culturelle, la participation à la culture des populations issues de l'immigration augmente avec des apports venant de personnes aux profils très variés.

© Fresh Familee - Schiko - 1991

Les films créés par les différent·es créateur·rices sont fortement marqués par leurs expériences personnelles. Ainsi, si le réalisateur Tevfik Başer aborde régulièrement la migration dans ses films des années 1980, les réalisateurs Thomas Arslan et Fatih Akin représentent depuis la fin des années 1990 la vie d'Allemand·es d'origine turque qui, comme eux, ont grandi en Allemagne. Parallèlement, la musique des années 1970 qui connaît du succès dans la communauté turque en Allemagne regroupe de artistes issu·es de cette communauté comme Ozan Ata Canani ou Yüksel Özkasap, et qui chantent avant tout en turc. En 1989 sort Ahmet Gündüz du groupe Fresh Familee, le premier morceau de hip-hop turco-allemand et la création d'artistes ayant grandi en Allemagne.



Comment les productions culturelles de cette communauté ont-elles évolué au cours de la dernière décennie ?

Les productions culturelles contemporaines reflètent le désir d'étendre la conception culturelle de la germanité afin d'inclure les expériences des personnes issues de l'immigration, dont de l'immigration turque. Il s'agit donc de s'éloigner de la notion d'intégration à la culture allemande, et de la dichotomie opposant nécessairement deux positions, à l'intérieur ou à l'extérieur de la culture allemande. Au contraire, de nombreuses et nombreux artistes souhaitent représenter la société allemande dans sa diversité, en abordant des thématiques importantes pour les personnes issues de l'immigration.

Soleen Yusef en tournage. Par © Mitosfilms

C'est dans cette perspective que Shermin Langhoff a créé le concept de théâtre postmigratoire (Postmigrantisches Theater) au Ballhaus Naunynstraße, auquel participent des personnes qui sont marquées par une histoire familiale d'immigration, mais qui n'en ont pas fait l'expérience par elles-mêmes. Pour la chercheuse Naika



Foroutan, l'adjectif postmigratoire permet de décrire une société dans laquelle la migration a eu lieu, laissant place à des processus de négociation sociale entre les différentes communautés qui forment cette société. Dans une société postmigratoire, la représentation de la société dans toute sa diversité devient donc un aspect incontournable de la démocratisation culturelle. Le caractère politique de ces processus de négociation n'a pas échappé à Shermin Langhoff, qui a fait de la politique un aspect central des œuvres représentées au théâtre Maxim Gorki de Berlin qu'elle dirige désormais.

Langhoff n'est toutefois pas la seule à vouloir aborder la politique, et notamment la politique allemande à travers son art, tout en représentant la migration de façon nuancée, donnant à voir des expériences et parcours différents. Dans une interview accordée au magazine Renk, la réalisatrice allemande d'origine kurde Soleen Yusef décrit ses motivations derrière ses derniers films et séries télévisées. S'il s'agissait pour elle de représenter à l'écran l'importance de la communauté turque pour le rap allemand dans la série Netflix Skylines, son film Haus ohne Dach est « un patchwork de plusieurs histoires » comme la sienne et celles de sa famille kurde qui a vécu et vit toujours la guerre. Tout comme Shermin Langhoff, la réalisatrice Soleen Yusef a été fortement marquée par les attentats terroristes commis par le réseau d'extrême-droite NSU (Nationalsozialistischer Untergrund), et a filmé le procès des membres du NSU. Son travail met en avant des personnages en mouvement entre différentes cultures et différents pays. L'Allemagne et la Turquie sont des cadres dans lesquels des identités complexes et nuancées tentent d'exister.

image extrait de la série Netflix : Skylines, de ©Dennis Schanz, 2019 (DR)

Culture établie et réseaux sociaux

Si la place des créateur·rices turques et kurdes dans les productions médiatiques mainstream a augmenté de façon significative depuis le début des années 2000, les trames narratives proposées et les stéréotypes qu'elles entretiennent et véhiculent ne sont pas nouveaux. Plus précisément, c'est l'idée aussi erronée que persistante d'une communauté homogène qui dérange la journaliste Melisa



Karakuş, fondatrice du média en ligne Renk susnommé. C'est pourquoi elle a créé ce pure-player dont le nom signifie "couleur" en turc, et qui donne la parole aux People of color, notamment issu·es de la communauté turque. Les thèmes principaux sont la culture et l'art, mais aussi l'antiracisme et le soutien aux communautés LGBTQI+.

Plus généralement, les réseaux sociaux et les plateformes de streaming en ligne apparus au cours de la dernière décennie sont des outils particulièrement efficaces pour soutenir la démocratie culturelle au sein des communautés issues de l'immigration en Allemagne, et notamment de la communauté d'origine turque dans sa diversité.

En effet, les plateformes « libres » telles que YouTube, Instagram ou Twitter, et dans une moindre mesure Spotify et Netflix, permettent aux créateur·rices de partager

leurs productions directement auprès de leurs publics. En évitant les institutions culturelles que sont les sociétés de production, labels, chaînes de télévision ou de radio et les théâtres, ces artistes touchent une partie de la société allemande qui leur est ouverte et qui apprécie les caractéristiques mêmes qui pourraient représenter un frein dans le monde de la culture plus établi. Si les plateformes et les réseaux sociaux sont aussi l'objet de critiques, l'augmentation rapide de contenus produits par les communautés susnommées atteste de la singularité de ces nouveaux médias dans le paysage culturel contemporain.

AGZ

Netflix : entre avancée démocratique et danger pour la culture

Avec un tarif très abordable, des plateformes comme Netflix permettent un accès à des contenus culturels au plus grand nombre. Si ces entreprises à but lucratif et aux tendances hégémoniques cherchent ainsi à maximiser leurs gains, on peut se demander si elles ne produisent pas au passage un effet de *démocratisation culturelle*, voire de *démocratie culturelle* à travers la *diversité* de leurs castings.

Les minorités mises en avant...

Alors que de nombreuses actrices noires se battent en France pour plus de représentativité dans le monde cinématographique (comme en témoigne l'essai aux allures de manifeste *Noire n'est pas mon métier* porté par Aïssa Maïga et quinze autres comédiennes), Netflix ne cesse de représenter les minorités, en particulier dans ses programmes originaux. Dans la série *Atypical*, le personnage principal est atteint d'autisme, quand dans la série *Mes premières fois*, la protagoniste est d'origine indienne. Au-delà du handicap et des minorités ethniques, la télé-réalité *Queer Eye* met en avant la communauté LGBTQ+, de la même façon que *Ru Paul's Drag Race* montre l'univers des Drag Queen. Netflix permet de découvrir des cultures, des modes de vie qui sont parfois sous nos yeux mais que nous ne remarquons pas. Cette diversité permet à chacun-e de se voir représenté-e à l'écran et reflète les sociétés actuelles dans leur ensemble. Il était temps : il s'agit tout de même d'un enjeu démocratique essentiel à tout point de vue !

Golda Rosheuvel (la reine Charlotte) dans « La Chronique des Bridgerton » © LIAM DANIEL/NETFLIX - 2020



Mais qu'en est-il de la visibilité de ces programmes ? N'oublions pas que les plateformes ne proposent pas les mêmes contenus à tout le monde. Elles fractionnent les publics pour en atteindre le plus possible et utilisent des algorithmes qui proposent à chacun-e des programmes ciblés.

... Et les cultures ?

Pour s'implanter partout, Netflix produit des films et des séries dans le monde entier. Des réalisateurs français, américains, japonais, apportent leur empreinte culturelle et les mœurs de leurs pays tout en nous faisant voyager de la forêt coréenne jusqu'aux restaurants chics parisiens.

Toutefois, même si le mode de vie de chaque pays est restitué suffisamment pour ne pas heurter les spectateurs locaux, ces productions sont bien sûr conçues pour être visionnées à l'international. Elles doivent donc correspondre à certains critères. On y retrouve des schémas narratifs similaires, qui sont linéaires, ainsi qu'une ligne esthétique commune.

Des obstacles de localisation

Malgré l'objectif de diffusion de ses programmes à l'international, le catalogue du géant américain n'est pas le même dans tous les pays. Cette « géo-restriction », qui s'appuie sur les adresses IP, obéit à une stratégie de marketing consistant à cibler des marchés mais permet aussi de se plier aux obligations légales de chaque pays. Ainsi, depuis octobre 2018, l'Union européenne impose à Netflix un quota de contenus européens (30%). La plateforme doit également investir 25% de son chiffre d'affaires en France dans des productions françaises et européennes.



Issues de la politique de « l'exception culturelle » et à ce titre garantes de la diversité culturelle, ces restrictions présentent toutefois aussi un frein à la diversité culturelle car l'intérêt économique des plateformes est de proposer dans chaque pays des programmes qui marchent et qui correspondent aux attentes du plus grand nombre plutôt que d'en développer de nouvelles.

Même en Europe, il y a des différences de catalogue. Ainsi, nous, germanistes, remarquons l'absence dans le catalogue français d'un grand nombre de productions allemandes présentes chez nos ami-es outre-rhin. Il est possible de remplir un formulaire méconnu d'un grand nombre de consommateurs afin de proposer 3 films et séries à rendre disponible. La réponse positive n'est toutefois pas assurée.

L'Odéon (25 novembre 2008) photo de ©Alexandre Chassignon / Flickr (cc)

Au chaud chez soi

Le catalogue proposé par Netflix est plus diversifié et plus étendu que celui d'un cinéma ou d'un théâtre. Il est composé de séries et de films en tout genre, avec une dizaine de nouveautés presque tous les mois, ce qui rend le choix très varié. Aucun besoin de se déplacer ou encore de se plier à un horaire précis comme au cinéma. Le spectateur peut choisir ce qu'il veut regarder, mettre en pause et arrêter à tout moment. C'est une manière de vivre la culture beaucoup plus confortable que dans les infrastructures traditionnelles, ce qui amène de plus en plus d'adeptes. Cette mutation structurelle des comportements culturels des spectateurs au profit des

séries est renforcée par la pandémie de Covid-19 ce qui a permis à Netflix de gagner un grand nombre d'utilisateurs durant l'année 2020.

Néanmoins, les cinéphiles préféreront des plateformes alternatives comme [Mubi](#) et [UniversCiné](#) qui proposent bien plus de films d'auteur. On remarque aussi une évolution récente, réponse française et européenne à la course à l'hégémonie de Netflix, avec l'apparition de Salto (plateforme commune de TF1, France Télévision et M6) qui ambitionne de devenir le « Netflix français ».

Deux autres offres, [mk2 Curiosity](#) et [Henri](#) (plateforme de la Cinémathèque française), ont vu le jour au moment du confinement de mars 2020 et ont un fonctionnement bien à part : gratuites, elles essaient de continuer à fidéliser le public pendant la fermeture des salles de cinéma. Leur but ? Inciter les spectateurs à revenir en salle pour que les cinémas restent des lieux collectifs qui favorisent le développement d'une société.

Un changement de mode de consommation

On peut cependant supposer que, même après la réouverture des salles, la tendance à consommer de façon individuelle à domicile subsistera. D'autant que les attentes ne sont pas les mêmes: les spectateurs n'attendent pas de Netflix des films très élaborés comme le propose le cinéma mais des contenus plus légers comme les comédies romantiques et la télé-réalité, avec une prédominance de production états-uniennes. Rares sont les programmes d'origine autres que américaine ou anglaise à l'affiche sur le fil principal. Cela donne un faux semblant au spectateur qui pense avoir un vrai contrôle sur ce qu'il regarde alors qu'en parallèle l'algorithme cache des contenus en proposant des recommandations.

De plus, la plateforme favorise la quantité en mettant en ligne une saison entière plutôt que de se focaliser sur le fond. Le but est de rendre addict l'utilisateur dès son arrivée sur le site et de l'y maintenir le plus longtemps possible. L'utilisation de Netflix a donc une influence sur le comportement du spectateur. Celle-ci les pousse à consommer toujours plus d'épisodes les uns à la suite des autres de manière ininterrompue.

Netflix serait-il donc un ogre liberticide qui écrase ses spectateurs comme ses concurrents ? Certainement.

Et pourtant, ne reste-t-il pas vecteur de démocratie lorsqu'il impose une avancée importante dans la représentation de la diversité, que les autres acteurs ne pourront pas ignorer ?

La diversité culturelle : fer de lance de la France et de l'Europe

À l'heure des réseaux sociaux, où chacun·e a désormais la possibilité de montrer sa culture au monde mais où une standardisation est tout de même constatée, la question de la diversité culturelle occupe une place grandissante au sein du débat public. L'UNESCO la décrit comme étant une « multiplicité des formes d'expression des cultures des groupes et des sociétés ». Au moment où la mondialisation transforme le monde en une unité globalisée et uniforme, de plus en plus de voix s'élèvent en faveur de cette diversité, et de la prise en compte de l'existence des différences au sein d'une même société.

Un engagement concret de la France

Depuis les années 1990, les politiques culturelles en France sont de plus en plus axées sur la diversité culturelle. Ainsi de nombreuses initiatives existent, avec notamment la création de la [charte de la diversité](#) en 2004, qui s'inscrit dans un combat contre la discrimination allant au-delà d'un simple cadre légal et juridique. Le [label Diversité](#), fondé en 2008, continue dans cette voie, et en 2015 la création d'un nouvel organisme chapeauté par le ministère de la Culture parachève cette action : le [Collège de la Diversité](#).

Plus pratiquement, au quotidien, ces actions en faveur de la diversité culturelle sont défendues par un grand nombre d'associations. Elles se traduisent également par une liste de bonnes pratiques à respecter (d'après la charte de la diversité), par l'incitation à la diversification culturelle en entreprise via notamment une nouvelle manière d'aborder les processus de recrutement, ou encore par le développement d'un programme nommé Éducation Artistique et Culturelle, qui s'applique à tous les niveaux éducatifs, afin de promouvoir la diversité culturelle et son expression dans l'art.

La défense de la diversité culturelle est une question jugée absolument primordiale par la France, dans le sens où elle a beaucoup milité pour son acceptation au niveau mondial,

Une autre vision de la diversité culturelle en Europe

L'Union Européenne aborde la question de la diversité culturelle sous un autre axe : la préservation du patrimoine culturel, qu'il soit matériel ou immatériel.

Aujourd'hui, certain·es lui reprochent d'avoir délaissé l'intégration culturelle des États, qui était pourtant une des préoccupations principales de la future Union Européenne en 1954, au profit de leur intégration économique. Elle s'était traduit concrètement par la signature de la [Convention culturelle européenne](#), qui avait pour but d'établir une « compréhension mutuelle entre les peuples d'Europe et l'appréciation réciproque de leurs diversités culturelles, [la] sauvegard[e] [de] la culture européenne, [la] promo[tion] [d]es contributions nationales à l'héritage culturel commun de l'Europe ». Cette intégration de la diversité culturelle, essentielle au sortir de la 2^{de} Guerre Mondiale, du fait de tous les déplacements de population que celle-ci avait provoqués, est cependant, aujourd'hui, en raison des crises migratoires que nous traversons, d'autant plus d'actualité. Depuis le début des années 2000, l'Europe en a même fait sa devise : « Unie dans la diversité ».

et notamment dans les traités de libre-échange (en particulier du TAFTA), avec ce que l'on appelle « l'exception culturelle » : c'est le fait de ne pas considérer la culture comme une marchandise, et donc de lui réserver un statut particulier. Cette exception culturelle, conçue pour s'appliquer aux domaines de la télévision, du cinéma et de la musique, est surtout pensée pour préserver le cinéma français, et plus largement européen, de l'industrie du divertissement que représente le cinéma américain.

Plus récemment, un décret est en cours d'élaboration pour obliger les plateformes américaines de SVOD comme Netflix, Amazon Prime ou encore Disney + à consacrer jusqu'à 25% de leur chiffre d'affaires annuel dans la production de long-métrages français, ainsi qu'à diffuser 30% de contenu européen.

Toutes ces démarches s'inscrivent donc dans un même but : se défendre de l'hégémonie culturelle américaine et de l'uniformisation mondiale de la culture, et mettre en avant une vision européenne, plus respectueuse de la diversité existante.

© iStock/smartboy10, 2017 ; depuis le site de la Commission Européenne (<https://ec.europa.eu/culture/policies/selected-theme>)

Comptant 27 pays, avec 24 langues officielles ainsi qu'une soixantaine de langues régionales ou minoritaires, soit autant de cultures qui y sont reliées, l'Europe est un exemple parfait de la cohabitation entre différentes cultures.

C'est pourquoi, en 1992, une charte défendant la diversité des langues culturelles et régionales a été signée, et que chaque État membre de l'UE a également pour mission, entre autres, de défendre la culture de son pays.

De nombreuses initiatives existent dans ce domaine à l'échelle européenne : l'Eurovision, les Journées Européennes du Patrimoine, ou encore 2018, consacrée Année européenne du patrimoine culturel, ce qui a permis tout au long de cette période à 23 000 événements répartis dans 37 pays de se mettre en place, afin d'insister sur l'importance de la diversité du patrimoine culturel européen.



Une préoccupation mondiale

À l'échelle internationale, l'ONU avec sa [convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles](#) (2005) ou encore l'UNESCO avec sa journée mondiale de la diversité culturelle pour le dialogue et le développement ont une forte influence sur ces problématiques, qui sont, rappelons-le, d'abord internes à chaque État. L'Europe, via entre autres un groupement nommé « [Coalitions Européennes pour la Diversité Culturelle](#) », fait alors la synthèse entre ces deux instances mondiales et nationales, tout en ramenant la place de ce sujet à l'échelle et surtout au centre des préoccupations européennes.

Restituer le patrimoine culturel africain : un premier pas vers la sortie de l'amnésie coloniale européenne

La culture forge l'identité d'un pays et de ses habitant·es. Exproprier une partie de son patrimoine culturel signifie une perte matérielle et immatérielle immense - un processus vécu par de nombreux pays africains depuis la colonisation. En dehors des questions juridiques et pratiques accompagnant la réappropriation, il faut surtout considérer son effet reconstructeur.

« Ainsi nos œuvres d'art ont droit de cité là où nous sommes, dans l'ensemble, interdits de séjour. » C'est en ces termes poignants qu'Aminata Traoré, écrivaine malienne et ancienne ministre de la Culture et du Tourisme, pointait, [à l'occasion de l'inauguration du Musée du Quai Branly-Jacques Chirac en 2006](#), une contradiction fondamentale. Quatorze ans plus tard, la question de la restitution du patrimoine africain culturel, plus précisément celle des œuvres d'art spoliées depuis l'époque de la colonisation en Afrique, fait enfin l'objet d'un vif débat parmi les responsables des musées et les représentants politiques en Europe. Pourtant, les demandes de restitution faites auprès des ministères responsables et les institutions culturelles concernées ne datent pas

Penser l'échange et la guérison au niveau global

En France, le Rapport sur la restitution du patrimoine culturel africain, lancé par Emmanuel Macron en 2017 et publié l'année suivante, a attiré l'attention générale sur le débat en cours. Rédigé par l'économiste et écrivain sénégalais Felwine Sarr et l'historienne d'art française Bénédicte Savoy, ce document porte un regard critique sur l'état actuel des collections européennes et les questions juridiques en jeu. Le « projet de loi



relatif à la restitution de biens culturels à la République du Bénin et à la République du Sénégal », approuvé par le Sénat français le 4 novembre 2020, est la première étape d'une politique nouvelle. C'est lors de l'aboutissement des négociations entamées entre la France, le Sénégal et le Bénin en 2017, qu'il a été décidé que 27 œuvres d'art, dont le « Trésor de Béhanzin » et le sabre d' « El Hadj Omar Tall », qui avaient été pillées par les troupes françaises à la fin du 19e siècle, devaient être rendues à leurs propriétaires légitimes.

Image extraite du court métrage Les statues meurent aussi, 1953, réalisé par Alain Resnais, Chris Marker et Gishlain Cloquet, Présence Africaine Editions et Tadié Cinéma Production.

Le site choisi est déjà un symbole extrêmement problématique : c'est justement dans l'ancien château de la dynastie des Hohenzollern, épice de du pouvoir de l'Empire allemand, responsable de l'asservissement et du meurtre de milliers de vies humaines, que les commissaires du Humboldt Forum estiment avoir trouvé le lieu idéal pour faire vivre l'esprit postcolonial et postnational de l'Allemagne. Les opposant-es le considèrent comme un lieu d'amnésie coloniale et constatent que trop peu de temps a été consacré à la recherche de provenance lors de la phase de planification. Et ce sont aussi les conditions dans lesquelles les objets d'art ont été apportés en Allemagne qui ne sont pas, selon eux, suffisamment visibles et compréhensibles.

d'aujourd'hui : plusieurs pays africains se prononcent sur ce sujet depuis un demi-siècle et ne sont entendus que maintenant. 80 à 90% de toutes les œuvres d'art africaines sont actuellement conservées dans des musées en dehors du continent africain. Et beaucoup ne sont pas exposées. La demande de restitution, de réévaluation et de remise en question des enjeux socio-économiques et politiques s'avèrent être plus que légitime. Le pillage des objets d'art signifie toujours une expropriation d'un bien unique qui est l'expression de la tradition et de la mémoire collective du pays concerné.

Cette décision officielle appelle toutefois à un nouvel examen détaillé des aspects juridiques, car la restitution des biens culturels pillés ne peut être assurée que par des lois spéciales approuvées par le Parlement. Le droit patrimonial français prévoit en effet que les collections publiques soient soumises au principe d'inaliénabilité et d'insaisissabilité. Le processus de négociations et de débats publics est donc encore à ses débuts. Il constitue néanmoins un pas historique et crucial vers la restitution des biens culturels. Savoy et Sarr constatent dans leur [rapport](#) que « [...] le travail de mémoire peut agir comme un opérateur de reconstruction de l'identité des sujets et des communautés. [...] un travail de réappropriation et de négociation vis-à-vis de ce passé est nécessaire afin que s'enclenchent une cure et un processus de résilience. » Plus qu'un acte symbolique sur le plan politique, la restitution est donc la condition d'une réappropriation indispensable et salutaire pour l'ensemble des mémoires collectives des pays africains.

Amnésie coloniale : la controverse autour du Humboldt Forum à Berlin

La France n'est pas le seul pays européen à être empêtré dans des contradictions. A Berlin, la collection du Humboldt Forum, montrée depuis décembre 2020, dans un premier temps en visite virtuelle, se compose de pièces en provenance du Musée ethnologique et du Musée d'art asiatique de Berlin. Les commissaires du Forum se félicitent d'avoir créé un « lieu unique d'expérience et de rencontre (...) un lieu qui unit les différences ». Cependant, le Humboldt Forum montre, à titre d'exemple, que la construction d'un tel musée dans une métropole européenne constitue évidemment une entreprise délicate et complexe – il reste à savoir si ce projet réussit à répondre aux critiques émises par de nombreuses organisations et initiatives actives dans la politique de développement et dans la question du postcolonialisme en Europe.

La restitution des œuvres d'art s'avère de plus en plus discutée et controversée – à la lumière du contexte historique, on pourrait se poser la question de savoir quelle est l'importance à accorder à la manière dont ces objets ont été appropriés. Cet

argument, souvent avancé par les détracteurs-trices du débat, soulève plusieurs questions : faut-il distinguer les biens culturels « légalement acquis » et ceux « pillés » alors que les pratiques coloniales impliquent toujours une appropriation involontaire et généralement violente de ces objets ? Les dons peuvent-ils être interprétés comme des transferts légitimes et volontaires, compte tenu des circonstances historiques ?

Pour une prise de conscience approfondie : la restitution est plus qu'une réparation matérielle

L'histoire, la douleur et les pertes derrière ce débat public risquent d'être reléguées au second plan; en Europe, les Etats font l'effort de prendre leurs distances par rapport à leur propre passé colonial et en même temps, ils veulent garder et exposer dans leurs centres culturels et leurs musées ce patrimoine culturel pillé au prix du sang d'innombrables vies humaines – comment cela s'explique-t-il ?

Il ne fait aucun doute que la compréhension fondamentale de la culture nationale et de la manière dont elle est rappelée et commémorée aujourd'hui joue un rôle central à cet égard. L'évidence avec laquelle l'art spolié est exposé en Europe est lentement mais sûrement en train de se fissurer. Il est temps aujourd'hui que nous repensons les musées et que nous les concevions comme des lieux de conscience, des lieux de rencontre pour une meilleure compréhension, des lieux de mémoire et de confrontation concrète avec les atrocités du colonialisme européen et les conséquences dont il est responsable. Car il s'agit d'un phénomène beaucoup plus large que la seule domination territoriale immédiate. Le colonialisme a établi l'ordre politique du monde. Pendant longtemps, les musées ethnologiques ont contribué de manière substantielle à façonner la vision coloniale en Europe. Leurs expositions témoignent d'une tradition séculaire d'appropriation qui est inhérente au continent européen. De nos jours, les musées devraient se concentrer encore plus sur leur propre rôle, car c'est ainsi qu'ils signaleraient qu'il existe une volonté réelle de renégocier les relations entre l'Europe et le monde. La restitution du patrimoine culturel africain peut paraître symbolique à l'égard de ces enjeux. Mais cet acte est le signe tangible qu'une réflexion a véritablement commencé et qu'elle donne lieu à des pratiques nouvelles.

JB

Pour aller plus loin :

Sarr, Felwine, Afrotopia, Philippe Rey, 2016

Les statues meurent aussi (1953), court métrage réalisé par Alain Resnais, Chris Marker et Ghislain Cloquet

« [Le musée à l'épreuve du XXIème siècle](#) », séminaire doctoral (du 1er au 3e mars 2021) organisé par Jean-Louis Georget, professeur à la Sorbonne Nouvelle

Podculture

Culture, démocratisation de la culture... Difficile de ne pas se perdre dans ces notions! On échange sur nos expériences, nos différents accès à la culture, on définit les termes, on parle d'internet qui change notre rapport à la culture et redéfinit ses limites... c'est quoi la culture aujourd'hui ? Une discussion du département d'études germaniques.

https://soundcloud.com/user-575623267/asnieres-a-censier-podcast?utm_source=clipboard&utm_campaign=wtshare&utm_medium=widget&utm_content=https%253A%252F%252Fsoundcloud.com%252Fuser-575623267%252Fasnieres-a-censier-podcast

AL, AH, MMR, FR
Montage : MMR

Grand entretien avec Katja Petrovic : Kultur – nur Mittel zum Leben oder Lebensmittel?



Katja Petrovic / ©Festival VO-VF, Le monde en livres (2020)

Katja Petrovic arbeitet als Journalistin in Paris für deutsche und französische Medien, besonders fürs Radio und Fernsehen. Sie veranstaltet Treffen für junge Literaturübersetzer:innen, Herausgeber:innen und Buchhändler:innen, die aus Deutschland, Frankreich und der

Schweiz stammen. Sie erhebt Anspruch darauf, die Rolle eines Bindegliedes zwischen den beiden Ländern zu spielen. Als Kulturvermittlerin zu arbeiten erlaubt ihr, gemäß ihrer eigenen Aussage, "dem deutsch-französischen Kulturaustausch Sinn zu geben". Das folgende Interview entstand im Rahmen einer Visiokonferenz.

Asnières à Censier (AàC): In unserem Studium an der Universität interessieren sich viele für die deutsch-französischen Beziehungen, vor allem auf der kulturellen Ebene. Sie arbeiten unter anderem für das Bureau International de l'Édition Française, kurz BIEF. Können Sie uns erklären, worin Ihre Arbeit im BIEF genau besteht und an welchen Projekten Sie konkret arbeiten?

Katja Petrovic (KP): Ich arbeite im BIEF an zwei Programmen, die sich an sogenannte Verlagsmitarbeiter richten – Buchhändler:innen, Verleger:innen, aber auch Literaturübersetzer:innen. Das eine Programm organisiere ich gemeinsam mit der Frankfurter Buchmesse und mit Pro Helvetia, einer Schweizer Kulturstiftung. Es heißt "[Paris-Frankfurt Fellowship](#)" und richtet sich an eigentlich alle Berufe, die es im Verlagsbereich gibt. Dabei werden sieben deutschsprachige und sieben frankophone Teilnehmer:innen in einem Zeitraum über zwei Wochen mit dem Buchmarkt in Deutschland und Frankreich vertraut gemacht. Das funktioniert gut, weil die beiden Buchmärkte eng zusammenarbeiten und in vielen Aspekten vergleichbar sind.

Das zweite Programm, an dem ich arbeite, heißt "[Goldschmidt-Programm](#)". Es richtet sich an junge Literaturübersetzer:innen in Deutschland, in Frankreich und in der Schweiz. Das Programm gefällt mir besonders gut, weil es den Teilnehmer:innen ermöglicht, in den Bereich einzusteigen – das ist nämlich gar nicht so leicht. Das liegt daran, dass es wenig Arbeit gibt, die sich viele Leute teilen wollen. Deswegen muss man genau wissen, wie man es anstellt. Wir sagen dann zum Beispiel jungen Literaturübersetzer:innen: Das hier ist ein Buch, das auf dem deutschen Markt eine Chance hat, und dass man den Verleger:innen anbieten kann. Ein Literaturübersetzer:innen muss ja nicht nur übersetzen, sondern einen genauen Überblick darüber haben, welche Titel gerade erscheinen und wo sich eine Übersetzung lohnt. Je besser man also die Verlagslandschaft kennt, desto mehr Möglichkeiten hat man.

Darüber hinaus arbeite ich auch als Kulturjournalistin im literarischen Bereich. Da stelle ich deutsche Autoren vor, die ins Französische übersetzt werden und umgekehrt.

AàC: Sind Sie als Journalistin selbstständig?

KP: Ja, als Journalistin bin ich freiberuflich. Das ist natürlich nicht ganz einfach, bringt aber auch viele Vorteile mit sich. Meistens bin ich unterwegs für deutsche und französische Medien, besonders fürs deutsche Radio und gelegentlich auch fürs Fernsehen.

AàC: Seit 2004 arbeiten Sie mit RFI und Arte als Journalistin zusammen und haben sich dabei auf Kultur und Literatur spezialisiert. Dennoch veröffentlichen Sie auch gelegentlich politische Zeitungsberichte. Gibt es für Sie eine feste Grenze zwischen den beiden Bereichen? Wie tief und in welcher Hinsicht denken Sie, dass Kultur mit politischer Macht bzw. mit politischen Strukturen verflochten ist?

KP: Kultur und Politik sind natürlich erst einmal ganz banal auf finanzielle Weise verbunden. Es hängt unglaublich viel vom Kulturhaushalt der Politik ab, zum Beispiel Subventionen und Förderungen. In Deutschland und Frankreich wurde die Buchbranche zum Beispiel während Corona unterstützt – zwar nicht ausreichend, aber doch mehr als in vielen anderen Ländern. Auf der anderen Seite ist es aber auch eine politische Entscheidung für Verleger:innen, welches Buch sie herausbringen - ob engagierte oder unterhaltsame Literatur -, und wem sie eine Stimme verleihen. Wenn ein Verlag Sachbücher oder auch geisteswissenschaftliche Bücher herausbringt, ist seine politische Positionierung natürlich ganz maßgeblich, also etwa, ob es ein eher rechts oder eher links orientierter Verlag ist. Grundsätzlich kann man sagen, dass Politik und Kultur hier absolut nicht trennbar voneinander sind.



AàC: Eine weitere Bemerkung zu dieser Frage der engen Beziehungen zwischen Politik und Kultur: Hervé Le Tellier hat eben für sein neues Buch L'Anomalie den Prix Goncourt erhalten. Der Autor galt schon vorher als arriviert. Kann man die Wahl der Jury kritisieren?

KP: Es ist schwer, das nicht zu kritisieren! Le Tellier ist natürlich ein toller Autor, das steht gar nicht zur Debatte. Aber man hat der Jury gerade wieder vorgeworfen, dass sie zu 90 Prozent aus etwas älteren, weißen Männern besteht, die ihren Freunden, die bei Gallimard und Seuil erschienen sind, diesen Preis zuschachern. Hervé Le Tellier ist jemand, der so einen Preis vielleicht nicht unbedingt braucht, jeder kennt ihn im Verlagsbereich und im Pressebereich. Deshalb ist es keine besonders mutige Entscheidung, auch, weil unter den vier Finalist:innen eine kamerunischerin Autorin war, die über Polygamie und Zwangsheirat in ihrer Heimat geschrieben hat. Dieser noch nicht so etablierten Autorin den Preis zu geben, das wäre ein politisches Statement gewesen.

AàC: Nur manche haben also Sichtbarkeit im kulturellen Bereich auf der nationalen Ebene: Diejenigen, die von ihren Beziehungen profitieren, aber auch, in den zentralisierten Ländern wie Frankreich, die Menschen, die von der kulturellen Zentralisierung in der Metropole profitieren. Hingegen gibt es in Deutschland die Kulturhoheit der Länder und Kultur ist auch durch die föderale Struktur als Landschaft mit vielen Zentren besser verteilt. Was denken Sie dazu? Welche Ungleichheiten bleiben noch in Deutschland, und was wird dagegen getan?

KP: Petrovic: Frankreich ist ein zentralisiertes Land, politisch, gesellschaftlich, und kulturell eben auch. Ich weiß gar nicht, wie viele Theater es in Paris gibt, die ganze Verlagslandschaft ist auch so, es ist Wahnsinn. Wenn ich das meinen deutschen Kollegen sage, können sie sich das gar nicht vorstellen, dass die Verlage sich nicht nur in Paris konzentrieren, sondern in Saint-Germain. Es ist ein Stadtteil, wo eigentlich alle Verlage sitzen. Außerhalb von Paris gibt es eben viel weniger Verlage, Theater und so weiter. Das ist schon extrem. Und in Deutschland, das klar föderal strukturiert ist, ist das Angebot auch außerhalb der großen Städte viel größer, wobei das ja auch nicht immer so war. Zum Beispiel Essen im Ruhrgebiet, das war ja kulturell lange tot. Ich finde, da hat eigentlich der deutsche Staat ganz gut reagiert, dadurch dass sie Essen zur Kulturhauptstadt gemacht haben und einfach versucht haben, mit den Infrastrukturen, die es da gibt, diese ganzen leeren Zechen, diese ganzen stillgelegten Industriegebäude für kulturelle Veranstaltungen zu öffnen und dementsprechend das Publikum da heranzuführen.

AàC: Auf der internationalen Ebene hängt die Sichtbarkeit auch mit der Vorliebe des Lesepublikums und dem Herkunftsland des Autors oder der Autorin zusammen. Spüren Sie in Ihrer Arbeit, dass Kultur oft exklusiv ist, zum Beispiel wenn es in Deutschland für eine Übersetzung aus dem Französischen einfach kein Lesepublikum gibt?

KP: Ja und nein. Französische Literatur, die ins Deutsche übersetzt wird, wird mehr gelesen als umgekehrt. Es gibt also in Deutschland einen Markt und viele Leute, die interessiert sind und die entsprechenden Bücher auch kaufen. Aber wir sind natürlich

immer noch in einer Nische, da muss man sich nichts vormachen. Dabei wird auch viel subventioniert, zum Beispiel mit Übersetzungsförderung. Es gibt auch Förderung für Kulturinstitute, zum Beispiel für das Institut Français oder das Goethe-Institut, die dann Autoren einladen können, um die Bücher zu promoten. Es reicht ja nicht, nur zu verlegen, sondern man muss die Leute auch darauf aufmerksam machen, was es schon gibt. Ich glaube, dass alles dafür getan wird, um diese Nische so groß und so stabil wie möglich zu machen.

AàC: Sie sagen, dass Übersetzungsförderungen dazu beitragen, Kultur mehr zu promoten und zu verbreiten. Stellt auch Internet eine Chance für die Kultur dar, vielfältiger zu werden, indem es als Plattform für integrative, grenzüberschreitende Projekte dient? Welche Gefahren sehen Sie? Kann man die schädlichen Wirkungen vermindern?

KP: Das ist eine wichtige Frage, die sich jetzt gerade stellt, während der Pandemie. Wir sind auf das Internet angewiesen. Der Beweis ist, dass unsere Arbeit sonst nicht stattfinden könnte. Und ich glaube, dass es natürlich nie Live-Veranstaltungen ersetzen kann. Das ist ganz klar, darüber muss man gar nicht erst diskutieren. Die Frage, die sich für uns gerade stellt, ist: Machen wir es auch so, im Internet, oder machen wir es gar nicht? Und da bin ich auf jeden Fall die erste, die sagt, wir machen es trotzdem und versuchen, es bestmöglich zu machen. Es ist daraus ja auch vieles entstanden: Man hat gelernt, mit diesen Medien umzugehen und es sind kreative Sachen dabei herausgekommen. Die Gefahr ist natürlich, dass jetzt Geldgeber:innen sagen: Es geht ja alles auf Zoom, da muss man jetzt nicht irgendwelche deutsche Verleger:innen nach Frankreich holen.

Aber klar, Internet ist immer ein zweiseitiges Schwert, nicht nur in der Kultur. Einerseits hat es zur Demokratisierung beigetragen. Wir können uns alle nicht mehr vorstellen, dass wir nicht mit einem Klick nachschauen können: „Diese deutschen Titel sind ins Französische übersetzt und andersrum.“ Wir haben so einen unglaublichen Zugang zu Wissen und können davon jeder auf seine Weise profitieren.

Aber andererseits wissen wir auch, was Internet für Probleme bereitet: Dass man viel zu viel Zeit damit verbringt, etwa in sozialen Netzwerken. Für mich als Journalistin ist das ein ganz großes Thema. Was kann man dort Sinnvolles tun? Es ist schwierig, sich in diesen unbegrenzten Möglichkeiten, die Internet uns bietet, nicht selbst zu verlieren. Dafür muss man sich die Frage stellen: Wie nutze ich dieses Medium so sinnvoll und wenig zeitfressend wie möglich?

AàC: Stichwort digitalisierte Welt: Wo sind die Grenzen der Kultur? Gehören z.B. Videospiele noch zu dem, was man Kultur nennen würde? Wer hat die Deutungshoheit darüber?

KP: Ich glaube, das muss vor allem jeder für sich entscheiden, wo da die Grenzen sind. Klar, wenn man Politiker:in ist, dann muss man genau abstecken, welche kulturellen Bereiche man fördern will: Wie viel Geld gibt man dem Videospielektor, dem Filmbereich, dem Literaturbereich? Ich möchte ehrlich gesagt nicht in der Rolle derer stecken, die das entscheiden müssen. Aber wo fängt Kultur an, wo hört sie auf? Einige meiner Freund:innen übersetzen auch Videospiele. Sie sagen, das sind sehr kreative Sachen, die da graphisch laufen, und da werden auch tolle Geschichten erzählt. Ich kenne das einfach nicht, aber ich werde nicht sagen, das gehört nicht zur Kultur, da es mich nicht persönlich interessiert, oder weil es vielleicht

eine Nische ist. Ich glaube, je toleranter, je offener man ist für alles, was kreative Leute anbieten können, desto besser ist es eigentlich. Damit fahren alle gut.

Die Debatte um "Hochkultur, ernste Kultur, Unterhaltungskultur" spielt natürlich weiterhin eine Rolle. Man denke an die Comic-Debatte zum Beispiel in Deutschland: Ist das ernstzunehmende Literatur, oder ist das nur Komödie? In Frankreich dagegen ist der Comic ganz groß: "La BD, le septième art". Das wird in Deutschland wahrscheinlich nie der Fall sein. Aber trotzdem hat sich das ein bisschen gewandelt und ich finde, dass es in die gute Richtung geht, dass es gut so ist.

AàC: Inwiefern gibt es eine ökonomische und eine politische Demokratisierung von Kultur?

KP: Kultur ist durch das Internet, aber auch durch Kulturvermittler:innen immer mehr Leuten zugänglich geworden. Und das ist natürlich eine fantastische Entwicklung und ich hoffe, es wird weiterhin so bleiben. Gerade stellen wir uns die Frage: Welchen Platz wird die Kultur jetzt einnehmen in dieser Krise, die heftig ist, die heftig wird? Ich habe wirklich Angst davor, was jetzt und auch in den nächsten Jahren kommt.

Wir wissen jetzt schon, dass die Arbeitslosigkeit explodiert, die Armut explodiert. Welchen Stellenwert hat Kultur dann? Und da wurde von Kulturschaffenden schon Alarm geschlagen, als sie gesagt haben: "Ja, 'Deutschland Kulturation': Wo sind jetzt die Hilfen?" Die Unterstützung für die freischaffende Kunst reicht nicht aus. Was soll aus Theatern werden, wenn sie monatelang geschlossen bleiben, und so weiter und so fort.

Auf der anderen Seite werden sich viele gerade jetzt bewusst, welchen Stellenwert Kultur für sie hat. Ich weiß nicht, wie es Ihnen geht, aber was ich im Moment am liebsten mache, ist lesen, einfach weil ich merke, ich brauche diesen kulturellen Impuls. Aber auch die Museen sind zum Beispiel sehr kreativ oder die Theater. In Paris gibt es ein Theater, als es geschlossen wurde, da haben die Schauspieler:innen gesagt, dass die Leute einfach anrufen sollen, und dass sie den Theaterstück vorlesen würden, am Telefon, natürlich auch mit kurzen Fragen: "Wie geht's Ihnen? Wie kommen Sie klar mit der Krise?", und dann Gedichte vorlesen oder Chanson-Texte oder so. Genau so etwas brauchen wir. Von daher glaube ich, das geht den meisten Leuten so, und Kultur wird irgendwie immer weiter gehen. Die Frage ist nur, welchen Stellenwert bekommt sie in einer solchen Krisensituation?

Demokratisierung der Kultur ist ein Riesenthema. Zum Beispiel diese ganze Debatte, die wir jetzt hatten mit den Buchläden in Frankreich. Warum werden Buchläden geschlossen? Ist es wichtiger, eine Flasche Wein zu kaufen als ein Buch? Es ist schön, dass die Krise auch für Solidarität sorgt, und dass die Leute sagen, "Nein, es ist nicht wichtiger, eine Flasche Wein zu kaufen". Das Buch ist genauso wichtig wie Lebensmittel, es hat den gleichen Stellenwert. Darauf ist auch die Regierung eingegangen, und sie haben die Buchhandlungen wieder aufgemacht. Das Positive an solchen Krisen ist, dass Bewusstsein für so etwas geschaffen wird: Dass es nicht selbstverständlich ist, dass alles einfach so zu unserer Verfügung steht, sondern dass wir es erhalten müssen.

AH, PH, SM, AW

Photos : rédacteurs•rices et Katja Petrovic, interview le 01/12/2020

Rubrique n°15

Le livre

Annette, ein Heldinnen Epos ANNETTE ET LA QUESTION DE L'HEROÏSME

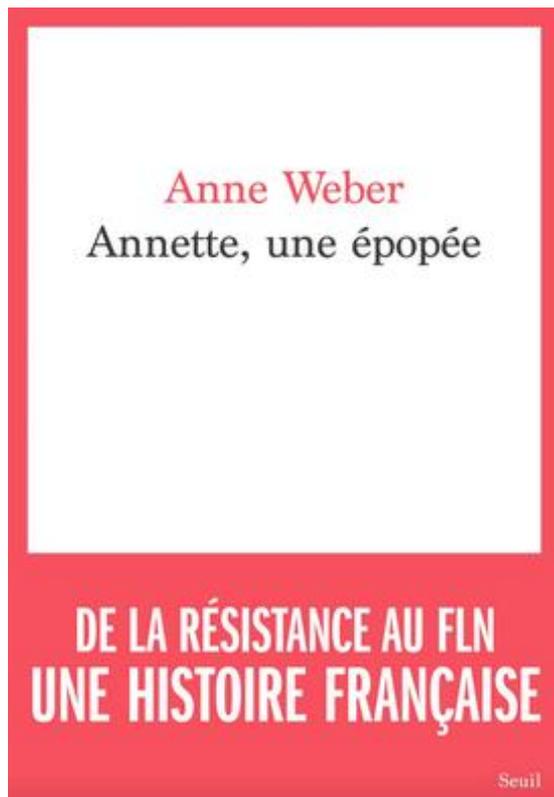
Y a-t-il encore de vrai-es héros·ïnes aujourd'hui ? Après tout, depuis les anciennes épopées héroïques d'Homère ou de Virgile, nous avons bien travaillé à démystifier notre histoire. Il n'est donc pas étonnant que la littérature contemporaine préfère en rester à l'anti-héros. Lorsque Anne Weber présente un livre intitulé « Annette, ein Heldinnenepos » en 2020, qui est écrit en vers, c'est plus qu'une simple entreprise esthétique – c'est une exception littéraire.

Le nouveau livre d'Anne Weber raconte la vie d'Anne Beaumanoir, une femme qui a aujourd'hui 97 ans et vit dans le sud de la France. Dans l'histoire, elle est rebaptisée Annette. Annette naît dans un village breton en 1923. Lorsqu'elle se rend à Paris à l'adolescence, sa vie devient mouvementée : Annette rejoint la résistance communiste et elle sauve deux enfants juifs des nazis.

Après la guerre, elle travaille en tant que neurologue à Marseille et lutte pour l'indépendance de l'Algérie. Après avoir été condamnée à dix ans de prison, elle parvient à s'échapper et fuit en Afrique du Nord. Laissant sa famille derrière elle, Annette aide à mettre en place le système de santé algérien... Au fil de l'histoire du monde, elle se sacrifie pour le principe de résistance.

Ses idéaux demeurent : un monde sans oppression. Ses adversaires changent : d'abord les nazis, ensuite la France colonialiste. Selon la situation politique, Annette est considérée tantôt une terroriste, tantôt une défenseuse d'une cause juste.

L'épopée ne tombe pas dans la mystification de son héroïne.



© Annette, une épopée - Anne Weber - Seuil (2020)

C'est en grande partie dû à la force grandiose de la narratrice : Pleine d'humour (« Doch nicht zu schnell, sonst kippt der Spannungsbogen ») et tournée vers le lecteur et la lectrice (« Pause./Pause./Pause. »), elle garde une distance critique par rapport au récit. Elle cite sans cesse les questions que l'événement nous pose : Devons-nous accepter la mort de personnes dans la lutte pour la justice ? Que font nos idéaux de nous ? Cette « histoire française » nous montre qu'il y a des vrai-es héro·ïnes; mais de nos jours, ils et elles sont pas seulement admirables, mais aussi critiquables.

Le livre est une réussite, car son chant est d'une douceur indescriptible : sans aucune mise en scène orchestrale, il trouve un rythme captivant entre enchantement et désenchantement qui continue à résonner même après la lecture.

PH

« Annette, ein Heldinnenepos » (Matthes & Seitz) a reçu le prestigieux Prix du livre allemand (Deutscher Buchpreis) 2020. La traduction française, effectuée comme pour tous ces romans par l'auteurice, a été publiée au Seuil sous le titre « Annette, une épopée ». Anne Weber vit à Paris.

RDA après RDA : Des Allemands de l'Est racontent

APRÈS 30 ANS, DONNER UNE VOIX AUX ALLEMAND·ES DE L'EST

Dans leur ouvrage *La RDA après la RDA : des Allemands de l'Est racontent*, Agnès Arp et Élisabeth Goudin-Steinmann entreprennent de donner une voix aux Allemand·es de l'Est.



©La RDA après la RDA - Elisa-Goudin-Steinmann - Nouveau Monde Eds (2020)

Les Allemands de l'Est ? Une population difficile à définir, dont l'expérience de la RDA, du mur, de la dictature et de la réunification varie. Au travers de vingt entretiens, chacun d'au moins trois heures, Agnès Arp a recueilli les récits de vie d'individus de divers âges, que Élisabeth Goudin a traduits, retranscrits et accompagnés d'indications historiques et théoriques. Elles ont opté ensuite pour une division du matériel obtenu en trois parties. La première, intitulée "DÉVALORISATION (S)", souligne le discrédit de l'Allemagne de l'Est à la suite de la réunification et ses conséquences visibles jusqu'à aujourd'hui chez les Allemands de l'Est. La deuxième partie, "REAPPROPRIATION (S)" retrace la réaction à cette dévalorisation par une réappropriation des éléments constitutifs de la vie en RDA, avec parfois des visions erronées de ce qu'était cette vie. La troisième partie, "REVALORISATION (S)" montre comment certains de ces éléments revalorisés reviennent sur le devant de la scène et sont de plus en plus estimés. Une dernière partie, "DÉDIABOLISATION ? La RDA dans la recherche scientifique" s'attache à retracer l'histoire de la recherche sur la RDA et l'état de cette recherche actuellement. Ces parties sont par ailleurs elles-mêmes subdivisées par thèmes, et en appellent à divers témoignages pour souligner des points de théorie et d'histoire, confronter divers points de vue.

Pour dégager ces thèmes, Agnès Arp a laissé chacun raconter ses expériences librement, sans plaquer des idées toutes faites sur eux. Le but était donc de permettre aux interrogés d'évoquer leurs souvenirs sans filtre, leurs inquiétudes, leurs expériences, qui vont tantôt confirmer tantôt démentir des clichés et des idées reçues. Le spectre des personnes interrogées est très large : d'un agent de la Stasi non repentant à un jeune homme enfermé pour avoir reçu 1984 comme cadeau, de frères ayant refait leurs vies et leurs carrières à l'Ouest, réalisé des rêves impossibles à l'Est, à une femme, mise à la retraite à 50 ans, victime du chômage de longue durée suite à la réunification. L'ouvrage n'hésite pas à souligner les bons côtés de la RDA, notamment dans le très intéressant chapitre sur la situation des femmes, en revenant sur l'égalité salariale, l'année de congé maternité, le "Babyjahr", ou encore la législation plus libérale sur l'avortement. Plus largement, dans le domaine social le chômage quasi-inexistant, tout comme l'absence de sans-abris, sont des aspects positifs qui manquent à de nombreux Allemands de l'Est. Certains éléments sont cependant idéalisés, comme l'idée que le néonazisme était inexistant en RDA. Pourtant, aucun des interrogés ne regrette vraiment la RDA, qui apportait avec ces avantages des limitations non négligeables, des difficultés à étudier ce qu'on voulait si on ne plaisait pas au parti, le manque de liberté patente la peur constante des agents de la Stasi. Finalement, l'ouvrage souligne les éléments de la vie quotidienne en RDA auxquels nous pourrions peut-être nous intéresser, qui pourraient nous inspirer trente ans plus tard à jeter un regard plus nuancé sur la vie dans cet État, et ce grâce aux individus qui y ont véritablement vécu.

Comme Élisabeth Goudin-Steinmann me l'a expliqué lors d'un entretien, et je pense que chacun ressentira cela à la lecture, c'est la résilience des Allemands de l'Est qui est la plus flagrante : nombreux sont ceux, parmi les interrogés qui ont subi de graves revers à la chute de la RDA, voyant leurs vies entières s'écrouler devant eux, l'entreprise où ils ont passé leur vie liquidée, les produits avec lesquels ils ont grandi introuvables, leur emploi perdu. Évidemment, et certains l'évoquent, ces circonstances en ont mené beaucoup à la dépression et l'alcoolisme, mais beaucoup se sont adaptés aux nouvelles circonstances, suivant des formations, prenant des emplois à 1 euro de l'heure ("1-Euro Job"), et regardent cela aujourd'hui avec recul.

Un ouvrage non seulement très agréable à lire, avec une plume qui mêle habilement extraits d'entretiens et savoir théorique comme historique, mais aussi essentiel pour saisir ce qu'était la RDA à l'époque, et surtout comment elle demeure dans les mémoires de ceux qui l'ont vécu.

EZ

Élisabeth Goudin-Steinmann, Agnès Arp, La RDA après la RDA : des Allemands de l'Est racontent, Paris, Editions Nouveau Monde, 2020, 408 pages.

Pour aller plus loin

Le livre a été présenté à la [maison Heinrich Heine](#) et à [France Culture](#) et les deux interventions sont disponibles en ligne.

Pour plus d'informations sur le sujet de la RDA, le blog de Élisabeth Goudin-Steinmann, Daniel Argeles, Julien Beauvils, Florence Baillet, Sylvie Legrand-Ticchi et Anne-Marie Pailhès, [Regards sur la RDA et l'Allemagne de l'Est](#) contient de nombreux articles, informations et conseils de lecture et de film.

Pitch : Camille de Toledo -Thésée
sa vie nouvelle

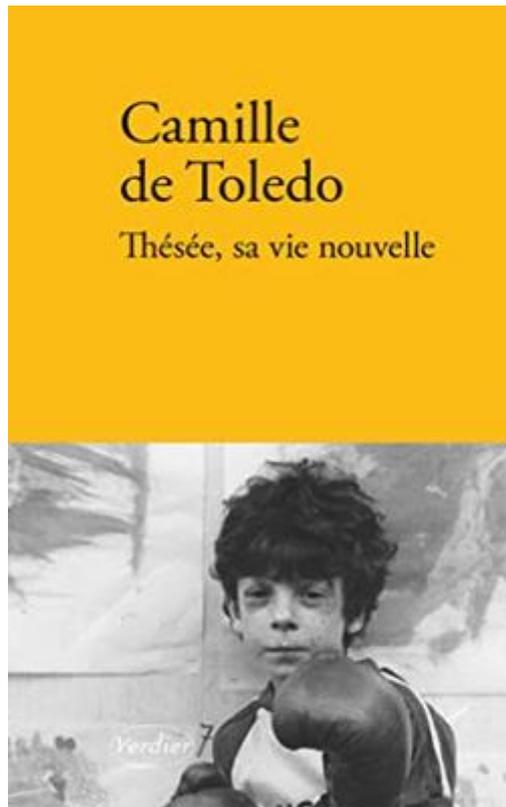
COURS "STRUCTURATION DU
SECTEUR CULTUREL EN France ET EN
ALLEMAGNE "

PITCH : CAMILLE DE TOLEDO,
"THÉSÉE, SA VIE NOUVELLE"

Des acteurs.trices de terrain interviennent régulièrement dans le cours sur la "Structuration du secteur culturel" pour présenter, dans une perspective franco-allemande, le sous-secteur du monde de la culture dans lequel il travaillent. Certain.es proposent alors des ateliers pratiques dans lesquels ils confrontent les étudiant.e.s à une activité issue de leur métier.

Atelier de Barbara Angerer, chargée de droits étrangers chez Gallimard

Le métier de chargé(e) de droits étrangers joue un rôle clé dans les échanges littéraires entre la France et les pays de langue allemande. Il s'agit d'un métier multifacettes, qui demande à la fois une sensibilité littéraire, une connaissance des paysages éditoriaux et des marchés respectifs, un sens du relationnel, des capacités de négociation et des connaissances juridiques. Un de ses aspects est d'identifier, parmi les livres publiés par une maison d'édition, les titres susceptibles d'intéresser les éditeurs allemands/autrichiens/suisses pour une traduction en langue allemande, afin de les leur présenter sous un angle favorable, en soulignant les qualités de chaque ouvrage, l'intérêt particulier qu'il a pour les lecteurs de langue allemande et son potentiel commercial. Une telle présentation s'appelle « pitch » en jargon professionnel. Un pitch peut être formulé soit à l'écrit sous forme de quelques phrases accrocheuses lors de l'envoi de l'ouvrage à un éditeur, soit oralement lors d'une rencontre personnelle sur un salon professionnel ou une visite chez l'éditeur.



© Thésée, sa vie nouvelle - Camille de Toledo -

Verdier (2020)

Pour son atelier, Barbara Angerer a demandé aux étudiant.e.s de préparer un pitch en binôme ou trinôme. Chaque groupe devait sélectionner un roman de la rentrée littéraire 2020 parmi cinq proposés, réfléchir en quoi il correspond aux critères évoqués, le lire et présenter un pitch oral de cinq minutes maximum lors de la séance du 4 décembre 2020. Chaque présentation était suivie d'un échange avec Barbara Angerer.

Nous vous présentons ici le pitch d'Anne du Cheyron d'Abzac et de Lise Budin.

<https://youtu.be/RnaSZZZgT2A>

QUI SUIS-JE ?

*La pandémie rend parfois généreux. Nous avons commencé l'année avec deux rédactions, une bleue et une orange, et aucune des deux ne se voyait faire l'impasse sur la rubrique du **Qui suis-je ?**. Les rédactions ont certes fusionné ensuite, lors de la période du travail à distance. Mais nous ne sommes pas revenus sur le dédoublement de la rubrique. Vous aurez donc dans ce numéro deux énigmes à élucider. Viel Spaß!*

QUI SOMMES-NOUS ?



Née en 1969, ni en France, ni en Allemagne, mes parents ont zigzagué entre des régions germanophones et francophones. C'est pourquoi je suis bilingue et que j'ai connu 12 systèmes scolaires successifs. Enfant, je voulais devenir soit institutrice, soit agricultrice biologique. On peut dire que l'un de ces objectifs est presque atteint. À Münster, en Westphalie, j'ai fini par passer un Abibac dans un lycée franco-allemand. C'est dans la même ville que j'ai également commencé des études de philosophie, de germanistique et de sociologie. À l'époque, le système voulait que tous les étudiants de tous les niveaux suivent les séminaires ensemble. C'était très impressionnant et cela me plaisait beaucoup. A Paris, j'ai d'abord fait une école de journalisme, puis une maîtrise franco-allemande à la Sorbonne Nouvelle. Je me souviens bien d'une pièce de théâtre que nous avons montée avec d'autres étudiant.e.s, une comédie musicale écrite et réalisée, en marge des cours. C'était

une pièce bilingue qui avait pour titre "Pourquoi faire simple, quand on peut faire franco-allemand" ! Nous avons ensuite pu jouer dans un petit théâtre parisien.

Les arts plastiques sont une autre de mes passions, raison pour laquelle j'ai poursuivi une formation artistique et d'histoire de l'art en même temps. Au total j'aurai mis 9 ans pour finir ma thèse ! Je ne le regrette pas, car ce temps était nécessaire pour l'incubation de ma recherche. Et puis j'ai fini par en tirer trois livres. J'ai longtemps poursuivi des activités artistiques et journalistiques en parallèle, mais je suis heureuse aujourd'hui d'avoir finalement choisi l'enseignement. C'est un métier qui a du sens.

Après y avoir étudié, j'ai eu la chance d'enseigner à la Sorbonne Nouvelle dès la fin des années 1990, en tant qu'ATER, plus tard j'ai été titularisée. C'était en 2010. À l'époque, le département d'études germaniques était encore un institut situé en proche banlieue, dans la ville d'Asnières. L'atmosphère entre étudiants et professeurs était très conviviale. Le bâtiment, un préfabriqué des années 1970, était entouré d'espaces verts, avec des rosiers, des magnolias. En été, on y faisait même des barbecues ! Nous n'avions pas de problèmes de salles et d'emplois du temps, il y avait de la place pour tout le monde.

Au moment de quitter Asnières en juin 2012, nous avons organisé une fête avec les étudiants et fondé l'Association alumni Pierre Bertaux. Nous devons le nom de notre revue, *asnieres-a-censier*, à une citation tirée d'un discours de Valérie Robert, qui était alors directrice. Tout comme l'université de Vincennes s'est installée à Saint-Denis en espérant qu'elle garderait son âme rebelle (d'où l'expression « Vincennes à Saint-Denis »), nous nous sommes jurés de garder l'esprit d'Asnières en arrivant à Censier. Après l'emménagement dans le Quartier Latin, l'identité presque familiale du département a été un peu dissoute dans la masse, il faut l'avouer, même si en rejoignant Censier notre offre de cours s'est aussi beaucoup diversifiée. Aujourd'hui, ce que je préfère enseigner, c'est la poésie du 20e siècle, l'histoire de l'art, les problèmes posés par l'intermédialité et l'interculturalité. J'apprécie beaucoup le travail et les échanges avec les étudiants, et j'espère qu'ils et elles garderont un bon souvenir de leurs études malgré les conditions très particulières de la pandémie.

Qui suis-je ?

Propos recueillis par LBA



Je suis arrivée en France avec mes parents en hiver 1986. Venant d'un pays du Sud, je restais bouche bée face à la neige toute blanche et glaciale qui couvrait les rues de Paris. Je n'avais à l'époque que six ans, c'était donc une période assez courte que j'avais passé dans mon pays natal. Quand j'y voyage maintenant, c'est plutôt en touriste.

J'ai toujours été intéressée par la pédagogie et la formation, ce qui m'a assez tôt amenée à m'engager dans ces domaines. À l'école, dans le cadre des tutorats, j'aidais les petits qui étaient dans leur première année de collège. Étudiante, je donnais des cours à des collégiens. De plus, j'ai réalisé plusieurs missions de bénévolat auprès de jeunes adolescents ayant des handicaps physiques ainsi que mentaux.

Après avoir obtenu un bac médico-social, j'ai commencé une année d'université à Nanterre. L'université gigantesque ne me plaisait pourtant pas vraiment, je m'y sentais assez perdue et j'avais envie d'être active et de me sentir utile plus vite. C'est pourquoi j'ai commencé une formation d'assistante de direction. La formation achevée, je travaillais dans des domaines très différents comme par exemple dans la protection de l'enfance ainsi que dans la formation professionnelle. Il va sans dire que l'ambiance de travail dans un foyer éducatif n'est pas du tout comparable à celle dans une entreprise. Du monde de l'entreprise, je me suis pourtant assez vite éloignée. Le contact humain et l'aspect pédagogique qui m'inspirent et dont j'ai besoin afin d'être bien dans mon travail m'y manquaient.

En 2012, j'ai postulé à un poste d'assistante de direction aux ressources humaines à la Sorbonne Nouvelle. J'ai finalement obtenu un poste au département d'études germaniques, qui était dans un grand désarroi administratif. Aujourd'hui j'en suis très heureuse, j'apprécie avant tout la dimension humaine du département et l'ambiance familière rendant le travail agréable.

Au département, je suis responsable du suivi et de l'accompagnement des étudiants dans leurs études, c'est-à-dire des inscriptions, de la gestion des notes, des emplois du temps et du suivi et de la transmission des informations. La gestion des enseignants et la formation des nouveaux collègues entrent également dans mon domaine de compétences. Mon engagement n'est toutefois pas limité au seul département d'études germaniques. En tant qu'élue et membre du bureau de la Commission de la Formation et de la Vie Universitaire (CFVU), je travaille dans celui des conseils centraux de l'université qui décide des grandes orientations pédagogiques de notre université.

Maintenant c'est à vous de deviner ! Qui suis-je ?

Propos recueilli par EK

SUR LE VIF : RENCONTRE AVEC ERFURT

Le samedi 7 novembre 2020, nous étions cinq étudiantes du département d'études germaniques à participer à une rencontre en ligne avec des élèves de la classe préparatoire spécialité allemand du lycée parisien Claude Monet et des étudiant·es allemand·es du département d'histoire de l'université d'Erfurt. En tout, nous étions une trentaine de participant·es et nous avons pu échanger aussi bien en français qu'en allemand sur des thèmes qui nous tenaient à cœur.



Logo du site Weimarer-rendezvous.de

Le sujet de cette rencontre était « **Frauen, Macht und Gender-Gerechtigkeit** », ou en français « Les femmes, le pouvoir et l'égalité des genres en Europe ». Nous avons discuté tous·tes ensemble mais aussi en petits groupes sur des problématiques telles que la place de la femme à l'université, les raisons d'un engagement féministe, ou encore la notion de virginité. C'était l'occasion pour chacun·e de s'exprimer sur ses expériences personnelles et de se confronter parfois à une autre vision du thème que celle que l'on s'était faite.

Nous avons également reçu Monsieur Patrick Farges, professeur à l'université de Paris et spécialiste de l'histoire de l'Allemagne et des questions du genre, en particulier de celles liées à la masculinité. Il nous a présenté une perspective globale de l'histoire du féminisme en Occident depuis le XIX^{ème} siècle en revenant sur des événements qui ont joué un rôle important dans l'évolution de notre société. Il nous a parlé de la première vague féministe que l'on peut situer entre 1848 et 1968, et nous a expliqué que le combat y revêtait déjà une dimension transnationale. Après 1968, de nouveaux thèmes ont été portés dans le débat national comme la place du corps de la femme dans la société et notamment la question de l'avortement, mais avec des nouveaux moyens d'action. Par des actes de provocation, les féministes ont essayé de réveiller les consciences. On peut maintenant se demander si le

mouvement "Me too" de 2017 a marqué le lancement d'une troisième vague du féminisme. L'histoire nous le dira.

En tout cas, cette rencontre fut une expérience très enrichissante qui nous a permis à toutes et tous de remettre certaines de nos pensées en questions et d'élargir notre champ de connaissances. Il a été d'autant plus intéressant pour nous de traiter ce sujet qu'il est actuel et qu'il n'est que très rarement abordé dans notre cursus scolaire.

Et si la situation le permet, certaines d'entre nous auront peut-être **l'occasion de se rendre à Erfurt pour une vraie rencontre !** Nous pourrions alors revenir sur toutes ces questions et les approfondir. En effet, habituellement, les étudiant-es de la Sorbonne Nouvelle vont à Erfurt pendant quatre jours et ce depuis maintenant sept ans. Deux journées sont également souvent organisées dans la ville de Weimar. Cet événement s'inscrit dans un projet particulier organisé par Madame Elisabeth Goudin, Madame Susanne Rau et Madame Alice Volkwein et soutenu par l'Université franco-allemande. Il est mis en place dans le cadre des rendez-vous de Weimar avec l'histoire, un festival international d'histoire. Chaque année, les élèves sont amenés à échanger autour d'un thème particulier par le biais d'exposés, de séminaires, etc... Ils ou elles ont aussi le temps de participer à des moments culturels comme des visites guidées dans la ville ou des visites de musées. Il y a par exemple le musée du Bauhaus à Weimar qui vaut le détour. C'est avant tout l'occasion de promouvoir les échanges interculturels franco-allemands qui nous sont si chers dans notre université.

Je remercie Madame Goudin d'avoir pris le temps de répondre à mes questions sur cet échange.

HdS

Stammtisch / Apéro pro UNE ANNÉE EN LIGNE

Le département d'études germaniques de la Sorbonne Nouvelle, on le sait, met l'accent sur le domaine interculturel, non seulement avec le large éventail de cursus qu'il propose, y compris des collaborations avec des universités allemandes telles que la Freie Universität Berlin ou la Johannes-Gutenberg Universität Mainz, mais aussi dans une offre interculturelle dont peuvent bénéficier les étudiant.e.s du département en dehors des cours. Mais que deviennent ces activités para-universitaires en période de pandémie ?

Une activité qui est déjà devenue une tradition par exemple est celle du Stammtisch. « Stammtisch est un mot très allemand qui décrit l'activité culturelle consistant à avoir une table dressée dans un bar et à s'y réunir régulièrement avec des amis » le précise Elisa Elias, volontaire au département pour l'année 2020/2021. Habituellement, le Stammtisch a lieu dans un bar à côté de Censier - mais dans les circonstances actuelles il manque cet élément social essentiel. Pour savoir comment le département d'études germaniques arrive à traduire cette rencontre interculturelle en un semestre en distanciel, la rédaction a recherché la conversation avec Elisa Elias qui organise cette activité entre Français et Allemands tous les mardis à 18h. Elisa est arrivée à Paris en tant qu'étudiante en Erasmus et est tombée amoureuse de la France et de la langue française. Souhaitant revenir en France, elle a donc postulé pour le volontariat franco-allemand et a obtenu un poste à la Sorbonne Nouvelle. Elle décrit le Stammtisch comme un „tandem“ constituant un lieu de rencontre, d'échange interculturel hors du contexte académique universitaire. « Il est important que la langue soit apprise en dehors de la salle de classe, dans une sphère où les étudiants peuvent être moins formels et ne doivent pas trop se soucier de la grammaire précise. Aucun professeur n'est présent, il n'y a que moi, la volontaire qui anime les discussions si nécessaire » raconte-t-elle à notre rédaction. Il s'agit donc d'un endroit où peuvent être pratiquées les deux langues dans un cadre familial qui, dans le meilleur des cas, peut même faire naître des amitiés entre les participant.es. Malgré les restrictions imposées par la pandémie, les rencontres du Stammtisch se tiennent tout de même en format virtuel. Il faut avouer que l'expérience n'est pas tout-à-fait la même... Le « flow » de la conversation, comme l'appelle Elisa, ne vient pas si naturellement comme dans une conversation en personne et des problèmes de connexion du wifi ou de malfonctionnement de microphone peuvent compliquer la communication. « Mais nous y parvenons » affirme-t-elle. Chaque semaine, environ 4 à 5 étudiant.e.s se retrouvent dans cet espace virtuel et interculturel qu'Elisa vous invite à rejoindre: « Venez rencontrer de nouvelles personnes tout en améliorant vos compétences linguistiques ! Il est important de maintenir votre niveau de langue, surtout pendant la pandémie. Le Stammtisch vous donne cette occasion en or. »



©Elisa Elias, volontaire OFAJ 2020/2021

En plus du Stammtisch, Elisa Elias travaille actuellement avec la directrice du département, Andréa Lauterwein, et avec l'association alumni Pierre Bertaux, à l'élaboration d'une nouvelle édition de l'apéro pro pour l'année 2021. Le dispositif consiste à inviter un ou deux diplômé.e.s du département pour les faire témoigner de leur poursuite d'études, leurs stages, leur insertion dans le marché du travail et leurs expériences avec celui-ci, avant de les faire dialoguer, là encore dans une ambiance conviviale, avec les étudiant.es actuel.les. Au programme cette fois-ci les métiers de l'enseignement, de l'environnement et de la culture, avec des représentants des différents domaines invités à parler.

Un autre projet envisagé pour l'année prochaine malgré la pandémie est le Tandem BerlinXParis ; il s'agit d'un échange d'une semaine entre dix étudiant.es de la Sorbonne Nouvelle et dix étudiant.es de la Humboldt Universität à Berlin, organisé tous les ans par Stefanie Eisenreich, la lectrice allemande du département. En tant que Berlinoise, Elisa est « particulièrement enthousiaste » pour ce dernier projet et nous aussi sommes enthousiastes de voir naître les nombreuses offres à venir au département d'études germaniques malgré le contexte difficile !

LH

COURS "STRUCTURATION DU SECTEUR CULTUREL EN France ET EN ALLEMAGNE "CHRONIQUES RADIOPHONIQUES "CULTURE ET DÉMOCRATIE"

Dans le cours sur la "Structuration du secteur culturel", nous avons travaillé sur le lien entre culture et démocratie. Certain-es étudiant-es ont élaboré des chroniques radiophoniques sur le sujet.

Le cours sur la *Structuration du secteur culturel en France et en Allemagne* aide les étudiant-es à se familiariser, dans une perspective comparative, avec l'organisation et le financement de différents sous-secteurs du monde de la culture dans les deux pays et à réfléchir à des problématiques actuelles auxquelles ce secteur est confronté.

Les chroniques radiophoniques que nous vous présentons ici sont issues de ce cours. Individuellement ou en groupes de deux à quatre étudiant-es, il fallait se familiariser avec un dossier d'articles sur la thématique de la « démocratisation de la culture / démocratie culturelle » pour dégager des notions clés et des axes de réflexion sur le sujet « Culture et Démocratie » / « Kultur und Demokratie ». On y trouvait par exemple des articles de Monika Mokre, Jens Badura, Jean Caune et Olivier Donnat.



Maciej Korsan (CC0)

L'objectif était d'alimenter une contribution radio-phonique sous une forme journalistique brève et libre qui devait comporter, outre des informations sur le thème, des éléments de problématisation et l'ex-pression d'une opinion, dans un mélange qui dépendait du genre choisi (chronique, billet d'humeur, podcast). Il était possible d'introduire également d'autres idées et sources et des exemples concrets issus ou non de son expérience personnelle.

Il y a deux enregistrements :

https://w.soundcloud.com/player/?url=https%3A//api.soundcloud.com/tracks/1013345044%3Fsecret_token%3Ds-nKM6B3b6NqE&color=%23ff5500&auto_play=false&hide_related=false&show_comments=true&show_user=true&show_reposts=false&show_teaser=true

APB · [Cultiver la démocratie avec humeur, non humour](#)

Texte : RE, AH, SM
Voix : RE

https://w.soundcloud.com/player/?url=https%3A//api.soundcloud.com/tracks/1013345071%3Fsecret_token%3Ds-o0924xX5q14&color=%23ff5500&auto_play=false&hide_related=false&show_comments=true&show_user=true&show_reposts=false&show_teaser=true

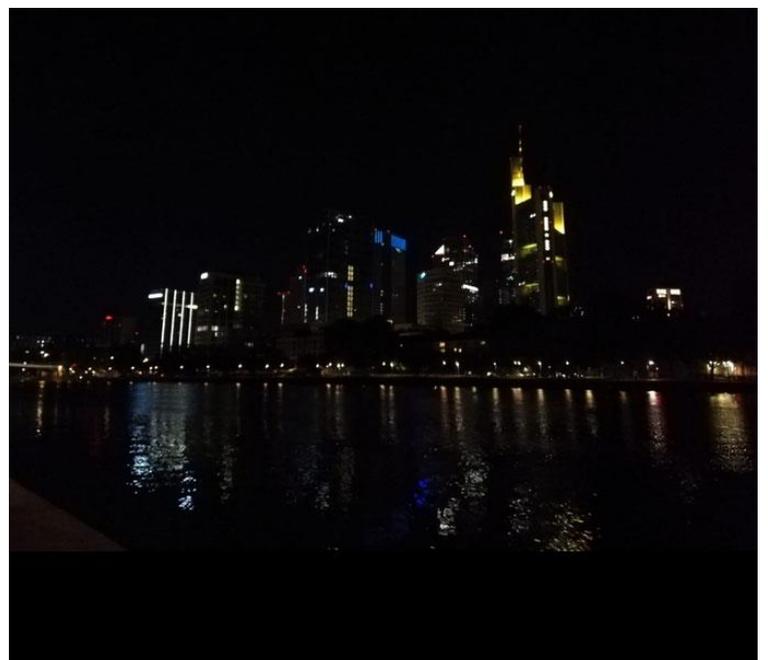
APB · [Kultur Und Demokratie](#)

Texte et voix : RS

Lettre de... Janina, à Francfort-sur-le-Main

Bonjour ! Je suis Janina, étudiante en Licence Allemand Etudes Germaniques et mineure Communication à la Sorbonne Nouvelle. Je suis arrivée le 4 août 2020 en Allemagne afin d'y passer ma troisième année de Licence grâce au programme ERASMUS. J'ai choisi la ville de Francfort-sur-le-Main puisqu'elle est bien située : d'ici, je peux voyager commodément en Allemagne ainsi qu'à l'étranger. Francfort est d'ailleurs en ligne directe pour aller à Paris et à une heure de ma famille allemande.

J'ai choisi ce programme afin d'améliorer mon allemand en étant en immersion (prononciation, vocabulaire et compréhension). C'était aussi l'opportunité de se plonger dans un nouvel environnement d'apprentissage.



Avec la U-Bahn, le campus Bockenheimer est à 8 minutes de chez moi et le Campus Westend à environ 18 minutes. Le U-Bahn est très bien à Francfort. Ils sont beaucoup plus propres qu'à Paris et ils viennent toutes les 3 à 8 minutes donc ils sont vraiment très rapides. En Allemagne, si tu es étudiant, tu peux prendre les transports en commun gratuitement dans la ville où tu étudies avec la carte étudiante (Semesterticket).

De septembre à octobre, les cours de langue se sont déroulés 2 jours par semaine en présentiel et 3 en distanciel. A cause de la situation sanitaire, tous les cours se poursuivent maintenant en distanciel. Le déroulement est assez difficile car le système universitaire ici est très différent de celui de la Sorbonne Nouvelle. Ici, il faut tout faire soi-même alors qu'en France, nous sommes assez cadrés. Le fait de tout faire par mail n'est pas évident, et c'est assez difficile de contacter les enseignants parfois.

Les premiers jours se sont très bien passés. J'ai immédiatement aimé la ville, et le quartier où j'habite est très bien situé et tout neuf. J'ai trouvé mon appartement sur le site internet de l'université. Il s'y trouvait un lien qui proposait des logements étudiants, puis j'ai simplement envoyé des candidatures et finalement j'ai choisi l'appartement que je préférais parmi ceux qui m'ont été proposés. J'ai eu de la chance car j'ai été acceptée rapidement dans un logement 2020 neuf et je suis la première à vivre dans ma chambre.

Je suis rapidement devenue amie avec mes colocataires ainsi qu'avec d'autres étudiants de l'université. Je vis dans une résidence étudiante, en colocation avec cinq camarades. Cependant j'ai souvent l'impression de vivre seule. En effet chacun a sa chambre et sa propre salle de bain, sa sonnette, mais nous partageons une très grande cuisine. Nous nous réunissons parfois pour jouer au Uno, boire un peu et cuisiner ensemble. Par exemple, pour Noël, nous avons fait des Plätzchen tous ensemble et c'était convivial. Mes colocataires ne sont pas tous d'origine allemande : il y a aussi un ukrainien, un russe et un égyptien. Mais tout le monde parle couramment allemand.





Une journée type ? Tout dépend du jour. J'ai cours du lundi au jeudi. Ces jours-là, je suis mes cours en ligne, je cuisine, je fais les courses, le ménage, le linge, je fais une activité et le soir je discute souvent avec mes colocataires. Les autres jours je fais mes devoirs, je révise et je sors.

Francfort est une ville qui me plaît. Ce n'est pas une ville aussi grande que Paris mais elle reste tout de même relativement grande. Il y a tout ce qu'il faut ici. J'ai pu également un peu visiter la Hesse et la Bavière. J'ai ainsi fait quelques excursions comme par exemple à Heidelberg, Würzburg, Königstein, Kronberg, Nürnberg, Mainz et d'autres petites villes autour de Francfort-sur-le-Main. J'ai aussi eu l'occasion de visiter Berlin, Munich et Hambourg.

Pour le moment, je ne travaille pas car j'aimerais totalement me consacrer aux études, néanmoins je chercherai un petit job au deuxième semestre lorsque je serai plus à l'aise.

J'ai découvert un mode de vie assez différent du nôtre et une nouvelle façon d'étudier. Par exemple, les musiques qui sont les plus écoutées diffèrent, et ici, les personnes mangent tôt. Il faut absolument faire attention aux pistes cyclables, ne pas marcher dessus et surtout garder une distanciation d'un mètre minimum sinon ils vous font la remarque. Les Allemands sont très stricts. J'ai également constaté que les étudiants faisaient leurs devoirs en avance, c'est-à-dire que dès qu'ils ont un travail à faire pour telle date ou autre, ils ne s'attardent pas sur les délais et les font directement.

Cela vaut vraiment le coup d'aller en Allemagne, car on apprend la langue plus facilement, en la mettant en pratique de manière quotidienne. C'est un séjour absolument enrichissant. Le mieux à faire est de se mettre en colocation uniquement avec des étudiants allemands. Cette expérience m'a changée, elle m'a rendue encore plus responsable, je me sens plus adulte. Je te souhaite de vivre cette expérience car elle est intéressante et surtout tu vis ton indépendance.

JC
Propos recueillis par NM